LES HISTOIRES

LA SOUS-PRÉFÈTE — LE PRINCE PERSAN

DU MÊME AUTEUR

Les Familiers. *Prix national de Poésie*, 1906 (Société française d'Imprimerie et de Librairie) . . . . 1 vol.

DANS LA *BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER*

à 3 fr. 50 le volume

Les Royautés, poèmes . . . . 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

Quinze exemplaires numérotés sur papier de Hollande

ABEL BONNARD

LES HISTOIRES

LA SOUS-PRÉFÈTE

LE PRINCE PERSAN

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

A MES AMIS

CONNUS, INCONNUS

A. B.

LA SOUS-PRÉFÈTE

1

I

LA PETITE VILLE

Sous un ciel fixe et bleu tout béant de soleil,
Sous la confusion de l'ombre et le sommeil
Des nocturnes brouillards semblables à des suies,
Sous le déchargement monotone des pluies,
Elle est là, ramassée, entre ses horizons,
Avec ses toits discrets, éteignoirs des maisons.
Son clocher, sur lequel la corneille voltige,
La préside ; elle vit sans gloire et sans prestige ;
Ses arbres seuls sont beaux. Autour d'elle le blé
Pousse et monte, et s'étend le pays carrelé,
Le sarrasin, le trèfle et la fraîche luzerne.
Un clairon déchirant se plaint dans la caserne,

Et l'on voit de partout, terreux, modeste, uni,
Un petit horizon qui n'a pas d'infini.
On devient désœuvré, somnolent, ordinaire.
On entend sonner l'heure et l'on ne sait qu'en faire.
On a, comme un fardeau, tout son temps sur les bras ;
On n'emmène avec soi que l'écho de son pas,
Quand on s'en va, le long des murailles verdies ;
On se sent l'âme inerte et les mains engourdies,
Et l'on regarde, avec un regard languissant,
La rue étroite et terne où décroît un passant,
Et chaque jour paraît trop long, vaste, inutile.
— Dans sa boutique, loin du boucher qui rutile,
Vit le mercier débile et jamais il ne sort ;
Sa figure moisie a l'air d'un poisson mort.
Le malingre épicier a des poids malhonnêtes ;
Deux touffes de rougeur sont sur ses deux pommettes.
La souffrance le blesse et l'a rendu méchant.
Le pauvre cordonnier besogne en se penchant,
Faible, mais le chagrin l'a rendu doux et triste ;
Et jusque dans la nuit il travaille, il persiste,
Pour ses enfants, qu'il faut nourrir et soulager :
Le soir, il mange peu, mais il les voit manger.
Des gens vivent longtemps dans leur maison voilée ;
Leur vie est comme une eau qui n'est pas ébranlée ;

Ils amassent, n'ayant ni désirs ni remord,
Leur petit tas de jours que disperse la mort.
Ils connaissent les blés et le temps des javelles.
Eux à qui rien n'arrive, ils savent les nouvelles,
Et regardent le ciel pâle, aux doux badigeons,
Et les coqs des clochers au milieu des pigeons,
Et le jour épanché, jaune comme de l'huile.
Comme leur vie est vide, ils la trouvent tranquille ;
On voit leurs jardinets luire, entre les maisons,
Si petits qu'on dirait la cage des saisons,
Et lorsque est de retour l'été, sous l'aubépine,
Ils siègent et l'un d'eux discourt et l'autre opine ;
Chaque toit est moussu, chaque mur est doré.
Cet hôtel appartient à Monsieur de Bouré.
Le silence s'endort dans les chambres fermées.
La ville écrit en l'air ses modestes fumées.
Le soir vient ; tout se trouble et se fausse ; un chat fuit ;
Comme écartant les murs, chaque carreau reluit,
Tellement qu'on croit voir les chaudrons aux fenêtres.
C'est l'heure où les sentiers des champs deviennent traîtres,
L'heure où montent les bruits dans les rayons tombants ;
Des nuages là-haut étaient comme des bancs ;
Maintenant on en voit passer d'autres, moroses,
Effrénés, méprisant l'esclavage des choses,

Dressant leurs crins, laissant le vent les écharper :
Les chevaux du soleil ont l'air de s'échapper.
Mais, quand fume le ciel, les lampes sur la terre
Font leur calme réponse à tout ce grand mystère
Et, loin du dur couchant dans les ombres banni,
La chambre qui s'éclaire est douce comme un nid.
Entre tous les objets s'installe du silence.
Tout cède. L'Angelus tinte sans violence ;
Une vieille servante, alors, quand le son naît,
Repose exactement le plat qu'elle tenait,
Et s'incline, et, loyale et naïve ouvrière,
N'ayant pas la pensée, a du moins la prière.

II

LE CERCLE

Des bouteilles, des cris, la fumée en brouillard,
La répercussion des boules du billard,
Le juge de paix qui, disputeur intraitable,
Prouve qu'il a raison en frappant sur la table,
C'est le cercle, où le soir ces gens, pressant le pas,
Viennent se retrouver, quoiqu'ils ne s'aiment pas.
Le garçon leur sourit, insidieux et sale.
Certains crient des mots vains d'une voix colossale,
Et le gros percepteur hilare, bon vivant,
Pérore et, rubicond, ne se tait qu'en buvant,
Et le bruit du billard toujours se répercute
Et le juge de paix intraitable discute.

Le tailleur, ruminant ses haines, ne dit rien.
Presque tous, sur leur cœur chétif, ont pour lien
Quelque crainte, ou l'envie, ou le désir de lucre.
Un chien fait de beaux yeux pour un morceau de sucre.
L'avoué qui revient de Monaco, sanguin,
Explique tous les jeux et raconte son gain
Et le seul énoncé de ce gain peu modique
Fait vibrer doucement l'avare spasmodique
Dont les doigts sont crispés sur les pions du jacquet.
On voit le substitut qui sautille, coquet.
Les verres pleins ont tous une couleur malsaine.
Et le vieux capitaine, homme toujours obscène,
Raconte aux gens, avec des détails insultants,
Ce que sa femme était quand elle avait trente ans,
Et se gonfle, à l'éclat de leur rire vulgaire ;
Et seul le sous-préfet bâille et ne répond guère
A qui lui parle, et mou, les yeux irrésolus,
Ne pense à rien, sitôt qu'on ne lui parle plus.
Il a trente-neuf ans ; rien en lui ne surnage
De sa jeunesse ; il est enlisé dans son âge.
Il ne pense qu'à lui, mais ne s'en doute point.
Il suspecte le maire, il déteste l'adjoint,
Mais ne fait pas de mal, de peur qu'on le lui rende ;
Il accomplit sans choix tout ce qu'on lui commande,

Et s'enfièvre parfois, mais, désir ou chagrin,
Rien ne peut l'obséder si ce n'est pas restreint.
Pour lui, sa jeune femme est trop jeune et trop blonde.
Circonspect, il soupçonne en elle tout un monde,
Mais lui-même n'est pas si riche et, pour sa part,
Il trouve plus aisé de rester à l'écart
Et se juge très bon de la laisser si libre.
Il retourne chez lui ; l'air est frais, la nuit vibre ;
Mars vient sur les maisons reluire et varier ;
Le vent passe partout, leste comme un fourrier,
Et, stimulant l'eau vive aux fontaines de marbre,
Marque les logements du printemps dans chaque arbre.
Le sol résonne. On sent, par mouvements soudains,
Des irritations passer dans les jardins.
L'ombre n'a déjà plus sa lourdeur coutumière ;
Et là-haut le croissant triomphe et sa lumière
Occupe dans le ciel un splendide canton.
Il règne, déchirant les brumes de coton
Qui tenaient, en hiver, l'espace sous leurs voiles,
Et loin de sa présence exile les étoiles.

III

LE PRINTEMPS

Quoique chaque logis, comme hier, aujourd'hui,
Terne, soit de repos et d'inertie enduit,
Et que d'un pied feutré, sur le pavé déclive,
Au tournant, comme hier, la dévote s'esquive,
Et que le même chien grogne et que le boucher,
Rogue, semble toujours ruminer et mâcher,
Tout est changé, le ciel, la rue et la boutique ;
C'est que tu viens, Printemps, ô prince asiatique,
Audacieux Printemps, grêle triomphateur,
Bretteur, flatteur, chanteur, orateur, inventeur,
Qui laisses dans les prés des traces d'asphodèles,
O Printemps invincible, ô semeur d'hirondelles !

Tu viens, et sur le monde à nouveau révélé,
Cette nuée en fuite a l'air d'un marbre ailé.
On éteint les foyers et les yeux se rallument.
Et les arbres étroits s'étirent, montent, fument,
Si gauches, si charmants dans leurs efforts soudains,
Regarde, qu'on dirait l'âge ingrat des jardins,
Et les bourgeons, croisés comme dans une escrime,
Sont tes mille fleurets, Printemps leste et sublime.
Le bon vent fait dans l'air une route aux oiseaux.
Les villes en riant supportent tes assauts,
Et le vieux jardinier qui craint tes aventures
Interroge le ciel au nom des fleurs futures ;
Sur le seuil de la serre il reste un doigt en l'air ;
Il regarde, attentif, si le couchant est clair,
Et surveille le teint du nuage et consulte
La brise : il est prudent, mais son vieux cœur exulte.
Et les astres, le soir, dans un ciel transparent,
Débouchent, frais, pareils aux truites d'un torrent,
Et l'agneau dans les champs semble un reste de neige ;
La terre de nouveau respire et tout s'allège.
Après l'ondée, aussi grêle et longue qu'un gril,
Tous les heureux jardins sont des flaques d'avril,
Et le gazon perlé rit aux dents de l'ânesse.
Chaque arbre, réveillé, va prendre une jeunesse

De plus, et le soleil lustre les horizons,
Et le sol s'inquiète au-dessous des maisons,
Et la première abeille, aux enclos revenue,
Dans l'air encor tout neuf fait sa rumeur menue,
Grandiose pourtant comme le bruit d'un char,
Et l'on voit, agités d'un vent ivre et hagard,
Des nuages pareils à des barbes d'apôtres.
Les amoureux, qui sont plus subtils que les autres,
Respirent des parfums avant qu'on ait des fleurs.
Le soir vient, irisé de ses faibles couleurs.
Le ciel verdit. Là-haut, sur les arbres précoces,
Les pigeons sont posés comme de grosses cosses,
Mais, si tôt, les oiseaux sont les seuls endormis.
Les gens qui sont sortis rencontrent des amis.
On sent dans ses dix doigts bourgeonner des caresses,
On désire aimer, vivre, enchanter les maîtresses
Splendides, que demain pour sûr doit nous fournir,
Et l'on voudrait déjà manger son avenir ;
Vers des baisers nouveaux on emmène ses lèvres,
Et, tant on est hâtif, hardi, rempli de fièvres,
Lorsqu'on marche, lyrique et brûlant promeneur,
On croit à chaque pas rejoindre son bonheur.
Les merles, de leur voix brève, exacte, obstinée,
Ont l'air de ponctuer cette belle journée ;

De jeunes ouvriers s'en vont, chantant là-bas,
Et l'on entend leur chant sans entendre leur pas,
Et l'on t'admire alors, espérance profonde,
Confiance, candeur, crédulité du monde :
Des malades ont dû guérir à l'hôpital.
Et le croissant, saisi dans un ciel de cristal
Où le jour encor blanc le retient et l'offense,
A l'air d'un invité qui survient en avance.

IV

ELLE SE LÈVE

Être heureux, c'est pouvoir s'éveiller volontiers.
Au bruit du forgeron, des bonnes, des laitiers,
Jeanne en son lit s'éveille et déjà le regrette ;
Elle sent dans sa chair une langueur secrète,
Car le sommeil, charmeur pour elle trouble et faux,
Lui donna de l'oubli, mais non pas du repos.
Elle voudrait rester sur le bord de la vie ;
Ainsi qu'une baigneuse hésite et se défie,
Auprès des flots sournois devant elle assoupis,
Elle a peur de poser son pied sur le tapis,
Et demeure soumise à ses vagues malaises.
Elle voit tout son linge effeuillé sur des chaises ;

Son œil, sur les objets qu'il retrouve et qu'il suit,
Sent comme une douceur la trace de la nuit ;
Le matin fait dans l'air un mélange morose ;
Et sa jupe est tombée et sa pantoufle rose,
Vide et modeste, avec son bâillement menu,
Semble la tirelire exquise du pied nu.
Avant d'avoir rien fait elle reste épuisée;
Le souvenir d'hier lui donne la nausée ;
En rêve tout brillait d'une étrange façon,
Mais le songe, qui fond plus vite qu'un glaçon,
Laisse en elle un dégoût pareil à de l'eau sale.
Enfin elle se lève et voit son corps. Trop pâle,
Superbe, mais privé d'amour, d'embrassements,
Il a l'air de se plaindre en tous ses mouvements,
Et gauche, inemployé, quand il penche ou se plie,
Il semble désolé de ce qu'elle l'oublie ;
On dirait qu'il est nu pour le lui reprocher.
Alors elle s'habille, elle veut le cacher,
Et tord sa chevelure immense qui résiste,
Et toute sa beauté la rend encor plus triste.
Tant qu'elle est dévêtue elle a peur de se voir.
Elle rêve de fuir, et pourtant son miroir
Voudrait la conserver en sa pose indécise;
Sur sa gorge parfaite un rayon se tamise,

Le jour semble autour d'elle éclairé par ses bras,
Mais Jeanne, au lieu d'orgueil, n'a que de l'embarras,
Et met un grand peignoir qui la couvre et la trempe
Sur elle, comme on met l'abat-jour sur la lampe.

V

ELLE SORT

C'est un après-midi tranquille ; aérien,
Le soleil couvre tout et ne préfère rien,
Et sur les toits, les prés joignant leur mosaïque,
Éclaire sans faveur le pays prosaïque.
Des nuages, cambrés comme des léopards,
Défilent au-dessus des antiques remparts
Où les vieux paysans aux figures obtuses,
Oisifs, gardent encor le masque de leurs ruses
Et comme s'ils traitaient une affaire, hésitants,
Se lorgnent d'un œil faux pour parler du beau temps.
Jeanne sort. Elle a l'air, dans l'étole de plumes,
D'une jeune Amphitrite au milieu des écumes.

Son pas semble danser sur les pavés pointus;
Un mendiant qui vient semble, les bras tortus,
Disloqué, replié sur son bissac qu'il serre,
Un grotesque hochet sculpté par la misère.
Osseuse et brune, avec ses yeux comme deux trous,
La fille du café parle au charcutier roux;
Le garçon épicier les guette et, funéraire,
Bâille, dans son obscur magasin, le libraire,
Et, pour un ouvrier qu'il rassure, amical,
Le rouge pharmacien, pareil à son bocal,
Fait un paquet soigneux, qu'il cachette et ficelle;
Un gros marmot a l'air d'une tour qui chancelle;
Un rentier s'en revient à quatre heures tapant,
Cependant que dispos, leste, affairé, pimpant,
Coquet, le perruquier, qu'on envie et critique,
Comme un petit oiseau sautille en sa boutique,
L'époussète et, sachant tenter les élégants,
Dispose, insidieux, les flacons et les gants.
Jeanne survient alors dans la rue inquiète ;
Son grand chapeau, qui semble une aile sur sa tête,
Palpite ; on la regarde ; elle va d'un pas fier,
Car sa jeunesse l'arme et dans toute sa chair
Elle sent sa beauté comme un divin murmure;
Une nuée au loin, chaude, orangée et mûre,

Du ciel bleu, comme un fruit, semble se détacher ;
La grande jeune femme a plaisir à marcher,
Et se redresse avec audace et se rapproche
Et sourit, cependant qu'ayant perdu sa broche
Une dame, d'un air bizarre et grimacier,
Autour de son malheur ameute le mercier,
Et se courbe et se plaint de sa chance et pleurniche ;
Et pour chercher par terre elle écarte un caniche.
Jeanne, poussant la porte, entre chez l'horloger.
Là, sans cesse, on entend des balanciers bouger
Et comme de leur bruit la boutique est emplie,
On dirait que le temps bavard s'y multiplie
Et les moments de l'heure y semblent plus nombreux.
Et l'horloger jaloux, myope et malheureux,
Travaille et méchamment, comme on pique un insecte,
A l'air de disséquer les montres qu'il inspecte.
Mais Jeanne est ressortie, elle s'en va ; les gens
Qui l'épiaient, avec leurs yeux désobligeants,
Quand elle est disparue au coin de la ruelle,
Se taisent, pour ne pas avouer qu'elle est belle.

VI

LE SOIR

Et la première étoile apparaît, se gonflant,
Et tout devient obscur et le ciel devient blanc ;
Comme un arc de triomphe exquis et minuscule,
Se voûte le croissant au fond du crépuscule ;
Dans les champs le berger resserre son troupeau.
Jeanne est rentrée ; elle a quitté son grand chapeau
Et subit maintenant cette ombre qui la noie ;
Son ennui la reprend tout de suite ; sa joie
A trop peu de motifs pour pouvoir persister ;
Et sur sa chaise longue elle vient se jeter,
Et sans penser à rien, près de la vitre blême,
De nouveau, se retrouve en face d'elle-même,

Et croit sentir ses bras détachés de son corps.
Ses moindres mouvements lui sont de grands efforts,
Et son geste accablé meurt sans qu'elle l'achève.
Tout ce qu'on voit encore, il semble qu'on le rêve ;
Un nuage, un moment, a retenu ses yeux
Que plus rien à présent n'occupe, et dans les cieux
Pâles, creux, fascinants, d'une couleur gercée,
La suprême lueur est comme renversée,
Et le zénith se glace et trois oiseaux là-haut
Le traversent, un merle, un pigeon, un corbeau.
Un bruit grêle, dans l'air vide où rien ne l'accueille,
Monte avec pauvreté comme un arbre sans feuille.
Dans la rue indécise il passe des passants.
Et défaite, navrée et les doigts languissants,
Elle soupire, et c'est le soir, l'heure innommée,
Le soir, l'heure de l'eau, l'heure de la fumée,
Le soir, l'entr'acte blanc, l'enchantement fortuit,
L'instant d'évasion, le mystère introduit
Dans chaque jour, l'instant où l'on soutient sa tempe,
Le grand moment qu'il faut préserver de la lampe.

VII

LE DIMANCHE

Ce matin, sur les gros pavés irréguliers,
Claquent moins de sabots, marchent plus de souliers ;
Dans le ciel éclatant bondit le bruit des cloches.
Les enfants, habillés de neuf, fiers de leurs poches,
S'en vont à petits pas, gênés et triomphants,
Et le père, non moins gauche que les enfants,
Remonte, embarrassé par l'habit du dimanche,
Sa manchette qui sort tout le temps de sa manche.
Devant l'église un pauvre, en encombrant l'accès,
A l'air de réclamer des sous par ses abcès.
De vrais nobles, râpés, avec leurs habits chiches,
Flattent avant d'entrer de faux nobles très riches,
Tandis que la cohue épaisse ennuie un peu
Les dévotes, qui sont les intimes de Dieu.

Le soleil qui s'élève augmente sa féerie.
Avant midi les gens, dans la pâtisserie,
Se pressent ; une dame au corsage soyeux
Sur d'énormes gâteaux chavire ses gros yeux ;
L'odeur du caramel fait remuer les bouches ;
Une tarte qu'on pèse est plus lourde de mouches
Et, quittant un moment son four, plein de langueur,
Le pâtissier phtisique apparaît en sueur.
L'après-midi l'on doit se promener. L'on erre.
Tous, faisant lourdement le parcours ordinaire,
Savent que cet ennui doit leur être un plaisir.
Les femmes, acceptant gauchement le loisir,
Ont des corsages crus sur leur buste et, raidies,
Portent timidement ces étoffes hardies.
Le ciel brille ; on les voit assises sur des bancs.
Les couleurs des chapeaux, des robes, des rubans,
Essayent d'imiter celles de la nature ;
Au loin, le coteau vert que le soleil sature
Se courbe et sur son dos emporte le chemin.
Les commis maigrelets, une canne à la main,
Vont et viennent sans fin ; leur cravate les pare.
Seul, un beau charpentier, fier comme un roi barbare,
Avec son béret sombre, avec ses souliers lourds,
Avance, dans ses grands pantalons de velours,

Et sourit d'un air brave en regardant les filles.
D'autres boivent du vin sous de froides charmilles
Et tâchent, pauvres gens naïfs heurtant les pots,
De faire luire un peu leur moment de repos.
Certains vont à la gare. Auprès d'un jardin mièvre,
Un timbre grelottant semble y trembler de fièvre;
Les affiches sont là. L'Espagne, l'Orient,
Les beaux noms qu'on épelle en s'en émerveillant,
Les grands jardins du Sud surchargés et tranquilles,
Les fleuves, les palais, les volcans, les presqu'îles,
La jeune fille riche au bord du lac Majeur,
Brillent, dans leur douceur, leur luxe et leur rougeur.
On voit, sur la muraille où le vent les décolle,
Chypre avec ses palmiers, l'Algérie agricole,
Athènes déchirée en radieux lambeaux,
Et de la nostalgie on dirait les drapeaux.
On peut se reposer, là-bas, sans qu'on s'ennuie.
Naples, sur le papier tout souillé par la pluie,
Montre son ciel intense où jamais il ne pleut.
Et tout à coup le train débouche, sombre et bleu,
Et s'arrête, tandis que la locomotive
Tressaille sourdement, farouche, encore active,
Et tous les horizons rompus par son travail
Semblent, en longs rubans, flotter sur son poitrail.

Le train part : l'air troué longtemps s'irrite et gronde.
Voyager, c'est vraiment danser autour du monde,
Se heurter à l'azur et, brusque, audacieux,
Devenir le battant de la cloche des cieux ;
C'est faire en plein soleil ce que la nuit l'on rêve,
Ramasser d'un regard la montagne ou la grève,
De tous les beaux lointains être le poursuivant ;
C'est fuir, suivre ses yeux, c'est imiter le vent,
Et, tandis que vers Malte ou Smyrne on s'oriente,
Étendre immensément sa conquête riante ;
C'est jouer à la corde avec les horizons,
S'affranchir, renier l'air fade des maisons,
Le mur qui nous contient, les toits d'or ou de chaume,
Et mépriser les rois, puisqu'ils n'ont qu'un royaume ;
C'est coiffer son humeur d'un ciel toujours nouveau ;
C'est rendre ivre son cœur et sage son cerveau,
Et, parmi des pays renouvelés sans cesse,
De tout ce changement se faire une jeunesse.
— Le soir pervers étreint les choses ; on revient.
L'un ramène un enfant, l'autre rappelle un chien.
La nuit chuchote au bord des lignes incertaines.
On entend quelques pas, un seul pas ; les fontaines
Font encore leur bruit triste, inutile, oiseux.
On n'entend rien, les gens sont tous rentrés chez eux.

Alors, devant son lit, à l'heure fatidique,
Chacun se déshabille ainsi que l'on abdique,
Et, privé de l'orgueil qu'il avait d'être beau,
Trouve son lendemain béant comme un tombeau,
L'enfant pleure, et remet une blouse morose.
Les toits noirs sont plaqués sur un ciel âpre et rose
Et, dans le carrefour resté livide et clair,
Un passant qui s'en va semble défait par l'air.
Le suprême rayon se couche dans l'ornière.
Le vol lourd des corbeaux est comme la bannière
De la nuit, en qui tout va bientôt défaillir,
Et, n'ayant presque plus la force de jaillir,
Le dernier bruit a l'air de se plaindre au silence.
Mais une jeune fille heureuse se balance
Et se souvient que sous l'allée, au beau milieu,
Son cousin l'a touchée et l'a serrée un peu,
Et, dans un trouble étrange où survit son sourire,
S'aperçoit de son corps parce qu'on le désire.
Elle se sent soudain comme un trésor vivant;
Et son bonheur secret l'étonne et, décevant,
Le crépuscule blanc dont le carreau profite
Meurt, et la lune rose est une noix confite,
Et la fille aux longs yeux rêve, à la fin du jour,
Car c'est surtout le soir que commence un amour.

VIII

LE MATIN DE MAI

Neutre, sous la coquille exquise de l'aurore,
La ville est aplatie, endormie et s'ignore;
La lune a l'air, tombant blanche du ciel surpris,
D'un fromage à demi rongé par les souris.
Mais on voit le pavé déjà luire moins sombre
Et les fleurs émerger de la fonte de l'ombre.
Hors du léger brouillard chaque carreau serein
Brille comme un bijou qu'on tire de l'écrin ;
Le premier pas en a pour échos beaucoup d'autres.
Le jour atteint d'abord l'église des Apôtres,
Puis il touche un portail noir brusquement vermeil,
Puis tout, ainsi qu'hier, est doté de soleil.

Alors s'ouvrent les jeux, les roses, les fenêtres.
Les gens sont sur leur seuil pour attendre leurs lettres
Et la vieille, les pieds sur le bord du ruisseau,
Avec son gros balai bouscule et trousse l'eau.
Sous ses épais cheveux plaqués de cosmétique,
Le charcutier, d'un air distrait et despotique,
Lorgne une bonne rouge, au cou comme écorché,
Qui de son lourd pas d'homme entre dans le marché.
L'air y semble un treillis de cris ; un enfant braille,
Un poulet fuit; on voit, plantés dans la volaille,
Les paysans rusés qui se tiennent de biais,
Tandis que, s'offensant qu'on marche sur ses pieds,
La femme de l'huissier, retroussant sa voilette,
Pour acheter une oie est en grande toilette,
Et ne reconnaît pas un rustre, son cousin.
Des commis empressés devant un magasin
Parent des mannequins qu'on regarde au passage;
Mais tout est suranné, la jupe, le corsage,
Et, même s'il est neuf, l'habit n'est pas nouveau.
Un paysan têtu qui tiraille son veau
Jure; chacun marchande et rarement achète;
Curieux, l'huissier passe, épiant en cachette,
Et tout ce qu'il regarde, il semble le voler.
Fier dans sa carriole et la faisant rouler,

Rit le garçon boucher aux mèches bien coiffées,
Sous des poumons de bœuf gros comme des trophées.
A l'écart, se réserve et se tait le couvent.
De grandes filles, là, vivent en s'énervant,
Espérant les congés, supportant les vigiles,
Avec leur geste gauche et leurs regards agiles.
Des phrases de roman leur labourent le cœur.
Cette petite ville inerte en sa langueur,
Si morne, est cependant pour leurs âmes novices
Le monde, gouffre d'or où scintillent les vices.
Lasses, et se cambrant sous leurs désirs soudains,
Elles vont à pas lents dans les chastes jardins
Pleins de fleurs sans parfum, pivoine, marguerite ;
Sous sa coiffe, qui semble une blanche guérite,
Quelque religieuse y passe avec froideur.
— Nettoyant son salon d'un plumeau maraudeur,
Une âpre vieille fille approche des potiches
Son menton non sans barbe et ses cheveux postiches,
Puis elle sort. Plus morts que pendant le sommeil,
Ses yeux troubles ont l'air d'ignorer le soleil,
Mais monsieur le curé, vieillard humble qui trotte,
La voit et la salue et lui parle ; il chevrote.
Il est pusillanime, il veut se faire étroit,
Il craint les esprits forts qui le bravent ; il croit

Qu'il a raison, mais qu'il aura tort s'il dispute ;
Mais quand, dans son église où ne se répercute
Nul pas, il reste seul et qu'alors, chaleureux,
Les grands saints des vitraux le reçoivent entre eux,
Illuminé, ravi, tout plein de la doctrine,
Il croise ses deux mains sur sa sèche poitrine
Et, tombant en extase au pied de l'autel d'or,
Il a tant de bonheur qu'il se croit déjà mort.
— Le jour règne : il fait chaud ; les passants dans la rue
Supportent le fardeau de la lumière accrue,
Et seuls les amoureux se sentent plus légers.
Midi tombe des cieux sur les toits surchargés.
En son vif jardinet une vieille furette
Et verse un ruban d'eau sur chaque pâquerette
Et semble une fourmi qui soignerait des fleurs.
Comme des coquetiers aux naïves couleurs,
Les tulipes d'émail brillent et, sur le lierre,
Une fougère monte, ouverte et régulière,
Aérienne, ayant tout son feuillage en rond,
Et ressemble au bonnet de plumes d'un Huron.
De lumière et de bruit la ville s'enveloppe ;
Les officiers s'en vont à l'hôtel de l'Europe.
Tout, en cet orgueilleux hôtel, est apprêté,
Dans l'ostentation et la malpropreté ;

Hautain, sous le regard correct de la caissière,
Chaque objet comme un fard y porte sa poussière.
Les mouches sans respect assiègent le surtout.
Au milieu de la table ainsi qu'à chaque bout
On met, pour égayer un appareil sévère,
Des lis et des œillets dans des cornets de verre,
Mais, et quoique l'hôtel ait des fleurs dans ses cours,
Celles de ces bouquets sont vieilles de six jours.

IX

LE MÊME MATIN

Tenant un livre ouvert sans en tourner la page,
Jeanne est dans son jardin où le vent se propage
Et qui luit, brave et gai, comme un joyau vermeil ;
L'aubépine a fleuri du côté du soleil
Et semble ainsi, frôlant le balustre de marbre,
Mettre un masque de fleurs sur son visage d'arbre.
Le laurier resplendit au jour ; le marronnier
Est plein d'oiseaux, ainsi que de rats un grenier ;
Le vieil orme, que brode une ronce obstinée,
Se pose sur l'azur comme une lettre ornée ;
Aérien, gonflé par les souffles vainqueurs,
Le tilleul semble un corps qui n'est fait que de cœurs.

4

Des pigeons maladroits soufflettent sa feuillée.
Légère, elle frémit, par le jour chatouillée;
Tout l'espace est veiné de parfums; sur les toits
Arrive un vent frivole, insinuant, courtois,
Et, dans sa force innée et sa splendeur première,
Un nuage apparaît, baptisé de lumière.
Ingénument le monde expose ses trésors.
Jeanne pour tout sentir n'a qu'à sentir son corps
Il semble que les fleurs qu'elle frôle au passage
Ne soient que les reflets épars de son visage;
Dans le jardin confus elle veut tout saisir,
Et, tandis qu'elle fait des gestes à plaisir,
Va, vient, et cueille un lis et frôle une hirondelle,
Ses belles mains ont l'air de fleurir autour d'elle.
Son chignon tiède et blond luit comme un gros gâteau.
A présent, dans les mois où l'on vit sans manteau,
Elle sent plus qu'avant, qu'elle marche ou se penche,
Ses bras et ses genoux et sa gorge et sa hanche,
Et transporte son corps sans pouvoir l'oublier.
L'azur démesuré, plus clair qu'un bouclier,
Flamboie, et le gravier lui répond et pétille;
Partout un papillon voltige et s'éparpille,
Tandis que, se haussant sur les œillets en feu,
Une rose candide éclôt comme un aveu.

Jeanne s'étonne un peu de n'être pas heureuse.
Tous ces jours sont pour elle, avec leur grâce ombreuse,
Leurs midis expansifs et leurs longs soirs pâlis,
Des vases de bonheur qu'elle n'a pas emplis.
Elle vit tout le temps irritée et déçue
Et l'heure qu'elle perd, elle ne l'a pas eue ;
Lorsqu'elle a respiré les lilas, elle attend
Le bonheur espéré, naturel, proche, instant,
Qui doit venir, ainsi qu'on attend une lettre,
Mais son destin a l'air de ne pas la connaître ;
Et les pigeons, buvant sous le jet d'eau debout,
Ont l'air d'en emporter l'arc-en-ciel sur leur cou,
Et l'œil net des pinsons dans les feuilles se montre.
L'ombre d'un martinet qui vole à sa rencontre,
Courant rapidement sur le vieux mur jauni,
En même temps que lui se glisse dans le nid.
Le moindre morceau d'air est brodé d'une abeille ;
Et le vieux jardinier qui dresse une corbeille
Au jardin dégourdi semble attacher des fleurs.
Plein d'art, depuis l'hiver jusqu'aux grandes chaleurs,
Il les protège ; il est l'auteur de chaque plante ;
Il la couve, attentif, dans sa naissance lente,
L'attire, la soutient, l'élève, la conduit :
Il se penche vers elle, elle monte vers lui.

X

LES ROMANS

Il fait beau : les rosiers sont lourds comme des treilles.
Il passe des oiseaux au-dessus des abeilles.
On entend une forge, un puits, une chanson.
Un nuage qui fait un geste d'échanson,
D'indolence et d'azur semble enivrer le monde.
En un vase, une fleur ouverte est toute ronde,
Et marque en s'effeuillant l'heure qu'elle embellit.
Jeanne n'a rien à faire ; elle est seule ; elle lit
Et les mots sous ses yeux pressent leur marche noire.
Les romans, faits pour ceux qui n'ont pas eu d'histoire,
Conduisent le lecteur par leur savant détour.
Tous ont cette beauté qu'on y vit pour l'amour.

L'héroïne, très belle et que l'ennui dévaste,
Traîne ses mornes jours désolés dans un faste
Qu'elle-même dédaigne et que l'auteur décrit.
Le jeune homme, qu'un sort injurieux meurtrit,
Sur qui la pauvreté met son lustre un peu fauve,
La rencontre, parfois au fond d'un jardin mauve,
Parfois un jour d'hiver et sous des arbres nus;
Sans s'être jamais vus, ils se sont reconnus.
Alors, ainsi qu'à l'aube et par bribes discrètes,
Des vapeurs dans le ciel passent, sur les arêtes
Des monts, pleines d'un trouble insaisissable, au loin,
En reflétant déjà des feux qu'on ne voit point.
Ainsi tout le roman s'échauffe et chaque phrase,
Timide, prend couleur et se gonfle et s'embrase,
Et chaque page a l'air d'un nuage empourpré,
Jusqu'à l'instant farouche, auguste, libéré,
Dont la splendeur emplit tout le livre, et le crève,
Où leur premier baiser, soleil rouge, se lève.

XI

LE SOLEIL

C'est l'été. Chaque chose est plus grande qu'hier.
Le soleil réjouit le monde qu'il conquiert,
La nuit meurt vite, et l'aube est de splendeur drapée
Et chaque aurore a l'air d'un début d'épopée.
On ne voit plus le sol, on ne voit que des fleurs.
Entourant les maisons d'un tournoi de couleurs,
Elles luttent, heurtant leurs flammes purpurines.
Le hanneton balourd se cogne aux aubépines,
Mais l'œil, comme un détail, néglige avec dédain
L'insecte sur le lis, l'homme dans le jardin.
Les glycines d'en haut croulent en molles grappes,
Et les hortensias, bleutés comme des nappes,

S'étalent, supportant des roses, des bouquets,
Et les tiges, d'en bas, soutiennent ces banquets,
Et la terre est vraiment une table chargée,
Riche, excessive, et par les essaims fourragée,
Pleine d'immenses mets savoureux, frais, brûlants,
Où les blanches maisons sont comme des pains blancs.
L'air est clair comme un bain et comme un incendie.
Le soleil, à qui tout s'adresse et se dédie,
Trône complaisamment sur des corbeilles d'yeux.
Il est prompt à gravir l'aurore et, radieux,
En secouant ses crins irrités, il s'élance
Du matin, jusqu'au soir de paix et de silence,
Et franchit, s'allongeant sur nous, tout le ciel blond,
D'un seul bond de lion, prodigieux et long.
Il ne nous quitte plus ; sans repos il crépite ;
Et quand, vers l'horizon soulevé qui palpite,
Il tombe, et qu'il s'abîme enfin, précipité,
Dans le ciel dont il s'est un moment absenté,
Mais qu'il emplit encor d'ardeurs universelles,
Les étoiles ont l'air d'être ses étincelles.

XII

MIDI DES FEMMES

L'église, sous ses tours ombrageant un quartier,
Reste fraîche à midi comme son bénitier.
En vain la ville entière est de jour opprimée.
Chaque maison se tient jalousement fermée,
Et les salons muets, taciturnes, discrets,
Semblent dans l'air ombreux retremper leurs portraits;
A peine un seul rayon y fait sa tache ronde.
Mais alors, dans leur chambre où quelque abeille gronde,
Les femmes, — une bâille, une rêve, une lit, —
Avec énervement se tordant sur leur lit,
Forment d'immenses vœux dans leur trouble paresse.
Le geste qu'elles font invoque une caresse,

Et, se prenant à l'air sans rien pouvoir saisir,
Tout leur corps maladroit bégaye son désir.
Près d'elles sont des fruits, un verre, une carafe.
Leur corsage entr'ouvert retombe et se dégrafe.
Leur petit pied jaillit de son petit soulier.
Et toutes, espérant un pas dans l'escalier,
Guettant le moindre bruit dans ce sournois silence,
Rêvent de consentir à quelque violence;
Mais non. Dans l'air brisé rôde un malsain sommeil.
Tout l'espace est dehors bâillonné de soleil.
A peine l'on entend la rumeur minuscule
D'une guêpe à travers le bruit de la pendule ;
Rien ne bouge ; la vie est sans évasion
Et chacune s'endort dans sa déception.
La ville reste alors fade, inerte, vacante.
Un fluvial silence y coule et la fréquente
Et, longeant les maisons, s'étalant aux tournants,
Déborde sur les champs mornes et rayonnants.

XIII

L'ÉTÉ RUSTIQUE

Dans la campagne plate où chaque arbre s'érige,
Rien ne bouge ; l'hiver gèle, mais l'été fige.
La torride inertie écrase tout. L'air bout.
Un berger dans les prés semble une ombre debout.
Eblouissant, le monde est muet comme un songe.
Sur les parcs, sur les vieux balustres que l'eau ronge,
Sur les jardins vaincus, supprimés, sur les fleurs,
Le pilon du soleil a broyé les couleurs.
L'ombre, qui vers le soir semble un monstre factice,
Maintenant, craint l'azur sévère et rapetisse
Et se sent surveillée et tremble et se tapit
Sous la pierre et se terre au pied de chaque épi,

Et dans le pays blanc que la chaleur enfièvre
Elle est, sous le soleil, petite comme un lièvre.
A peine elle ose suivre un mur et le marcheur,
Saisi, voit les chemins effrayants de blancheur,
Et sent le jour entrer dans sa bouche et suffoque,
Et cependant, jeté comme une grande loque,
Inanimé, couché contre un maigre buisson,
Le paysan sommeille au bruit de sa moisson.
Il peut dormir : le blé s'alourdit, le fourrage
Mûrit ; mais on n'aurait rien eu sans son courage.
Tout le labeur agreste est un immense exploit.
Si déjà le raisin mûrit, si l'arbre croît,
Si vous pendez sur nous, prune, cerise, amande,
C'est parce qu'il travaille et parce qu'il commande,
Et, plus que ce soleil présomptueux qui luit,
Il est au pied de l'arbre et fait mûrir le fruit.
Sonore, s'imprimant en traces souveraines,
Son pas au mois d'avril vient réveiller les graines,
Et son ombre est brûlante au blé qu'il a semé.
Il s'éveille à présent sous l'espace enflammé
Et semble, supportant tout l'azur despotique,
Une cariatide orgueilleuse et rustique.
Il travaille ; là-bas le jour couve les toits.
Les fleurs des champs, qui n'ont leur vrai nom qu'en patois,

S'ouvrent pour recevoir l'abeille et les ciguës,
Se parent méchamment d'ombelles exiguës.
Le bruit des moucherons semble un voile jeté
Sur le resplendissant silence de l'été.
Chaque enclos, sur le bord du chemin solitaire,
Montre ses fleurs en l'air, ses légumes par terre;
Les saules sont tordus comme des impotents.
Là-haut, adroitement, pour guetter le beau temps,
Tourne l'écureuil vif, girouette de l'arbre.
La pierre, offerte au jour, éclate comme un marbre.
Un percheron plus loin surgit, noir et vermeil ;
Il a sur le poitrail des fourches de soleil,
Et porte, triomphal, un harnais de lumière.
Le vol des sansonnets s'enfle sur la chaumière,
Le peuplier fluet murmure son bruit d'air.
Devant un seuil, au fond du hameau sale et clair,
Un coq brille, verni de splendeur verte et bleue,
Et se met tout entier à l'ombre de sa queue.
Il fait chaud ; on entend qu'un faucheur a crié.
Rien n'altère l'azur, de martinets strié,
Et les petits oiseaux bruns, avec quelque chose,
Sur le gosier, de jaune ou de vert ou de rose,
Semblent faits, quand ils vont du sol aux murs penchants,
D'une motte de terre et d'une fleur des champs.

Exposée aux rayons, chaque mare s'embrase.
La surface des blés est une table rase
Et l'on voit quelquefois au milieu du froment
Un buste campagnard avancer lentement.
Le temps fuit ; un nuage immobile, qu'assiège
Le soleil, semble ouvrir des fournaises de neige.
Certains pays, aimant la domination,
Sont beaux de parti pris et par intention ;
Tout y montre un grand style ; ici, rien de superbe ;
Mais le jour luit partout sur le tranchant de l'herbe
Et ces toits gris, ces champs, ces pommiers ont sur eux
L'espace impondérable et pourtant fastueux,
Et les coteaux ont l'air d'une écharpe lointaine.
Chaque faucheur s'emploie et dépense sa peine,
Et pour pouvoir aider l'homme, maître accepté,
Les bœufs portent leur joug par magnanimité,
Jusqu'à l'heure où la lune, appuyée aux broussailles,
A l'air d'une accouchée exquise aux relevailles,
Tandis qu'en double haie, obscurs et se touchant,
Les peupliers debout encaissent le couchant.

XIV

L'ÉTÉ FLEURI

C'est le soir. On dirait que le soleil déborde ;
Il brûlait à midi, roi sans miséricorde,
A pic, dominant tout, au haut du ciel jaloux,
Mais son or maintenant s'épanche autour de nous.
On entre, plein de joie, en quelque jardin dense ;
Dans le pas que l'on fait on retient une danse ;
On parle, on rit, on marche, ivre, naïf, vainqueur,
Et l'on sent tout son corps entraîné par son cœur :
On a, pressé par tant de lis, sous les tonnelles,
Son âme partagée entre ses deux prunelles ;
Les carreaux des maisons sont bourrés de splendeur
Un paysan s'avance et rit avec grandeur,

Assuré du beau temps parfait, sans craintes viles,
Et son regard altier toise les gens des villes,
Et tandis qu'il s'en va, par le couchant saisi,
Le soir à son gilet met un dos cramoisi.
Tout festonne le ciel ; découpé par les branches,
Ses morceaux lumineux ressemblent aux pervenches ;
Pendant des mois, sur les rivières, sur les tours,
O ciel bleu, comment donc peux-tu couler toujours ?
N'épuises-tu jamais tes réserves splendides ?
Est-ce donc que là-haut d'heureuses Danaïdes,
Changeant en volupté l'ancien supplice impur,
Alimentent sans fin tes abîmes d'azur ?
O tournoi, fête, émeute ! On est ivre, on est sage,
On se jette au milieu des fruits. Comme un message,
On voit un papillon transmis de fleur en fleur ;
Offertes, exaltant chacune une couleur,
Les corolles partout brillent amoncelées ;
Ah ! plongeons-y nos doigts, ces racines ailées.
A tout ce qui jaillit, monte, vient exploser,
On donne le regard à défaut du baiser.
Chacun de nos jardins est un harem de roses ;
Vous voilà donc, ô sœurs des lis, encore écloses,
Infantes du soleil, reines au pur dessin,
Corolles qui semblez l'éclosion d'un sein,

Princesses, déités, favorites, sultanes.
Quelle ardeur ! La clarté traverse les platanes ;
Tout apparaît avec un fastueux détail.
Le papillon sur vous comme un double éventail
Bat, puis va rafraîchir une rose trémière ;
Les feuillages ont l'air de palper la lumière ;
Calmes, vous éclatez de gloire et de chaleur.
L'azur, qui tout le jour vous serre avec valeur,
Semble, quand il défaille et le soir s'évapore,
Un amant épuisé qui vous caresse encore.
L'excès de vos parfums rend votre rosier fier ;
Celle-ci, belle encor, meurt du regret d'hier.
Cette autre sur le mur semble blesser les pierres.
Cette autre, blanche, a l'air d'un bouquet de paupières.
La jaune est une lampe en fleur ; une autre fond ;
Une autre, déployant un deuil rouge et profond,
Laisse impassiblement tomber chaque pétale ;
Une semble la flamme et l'autre la vestale ;
Une, dans sa blondeur tranquille, s'offre au ciel,
Et l'on dirait du feu conservé dans du miel.
Toutes vous vous montrez, ô splendeur ingénue,
Dans l'innocence nue et la volupté nue,
Vous surgissez, régnez, souriez, rayonnez :
Salut, salut, salut, innombrables Phrynés !

Vous jetez vos parfums qui traversent nos fièvres ;
Ah ! l'on voudrait sur vous faire envoler ses lèvres.
On vous cueille d'un doigt craintif et triomphant ;
Le rosier à la fois vous offre et vous défend.
Tout l'été flambe avec une fureur charmante.
Et les géraniums font leur salve et la menthe
Éclôt et, s'épandant sur le sol radieux,
Les fleurs des champs ont l'air d'une poussière d'yeux,
Et toutes les couleurs coulent et, sur la haie,
Toute une floraison diverse se délaie,
Et la glycine en fleurs dégoutte du volet
Et tout est inondé de rouge, ou violet,
Ou mauve, et, lorsqu'on marche, on voit pendant des lieues
Le pays tout entier recouvert de fleurs bleues,
Roses, jaunes, tachant l'espace universel :
O merveille ! on dirait qu'il a plu l'arc-en-ciel !

XV

NATURE, CROIS-TU DONC...

Nature, crois-tu donc que les fleurs nous suffisent ?
Que parce qu'à la fois tous les jardins s'attisent
Et qu'au-dessus des buis et sous les merisiers
On voit brûler partout des torches de rosiers,
Et que, multipliés dans la splendeur immense,
Les papillons sans nombre ont l'air d'une semence,
Et que tous les buissons échangent des oiseaux,
Et que, hors du feuillage aux mobiles réseaux,
Chaque fleur, que le vent à peine incline et touche,
A l'air d'une prunelle au milieu d'une bouche,
Que les lis sont partout les cierges de l'été,
Que tout porte le poids d'un soleil accepté,

Et que, quand vient le soir, pur comme une naissance,
Tes horizons ont tant de senteur et d'essence
Qu'ils semblent, épanchés dans l'espace bruni,
Des fleuves de parfums abreuvant l'infini,
Et que Vénus alors, seule, sur la chaumière
Brille, comme un noyau splendide de lumière,
Et que dans l'ombre on voit passer des bœufs épais,
Et qu'on est tellement inondé par la paix,
Par la nuit estivale, universelle, juste,
Que l'aboiement d'un chien devient un bruit auguste,
Et qu'au lieu de garder un seuil indifférent,
Tant le son de sa voix, religieux et grand,
Se déploie, occupant toute l'ombre sans voiles,
Il a l'air de veiller sur le seuil des étoiles ;
Crois-tu que ça suffit, le ciel, les fleurs, le blé,
Et qu'on est satisfait parce qu'on est comblé ?
Lorsqu'on se voit cerné par ta sereine orgie,
Nature, on peut encor mourir de nostalgie ;
Le beau temps le plus beau n'est jamais le bonheur.
Admirer les moissons autour du moissonneur,
Chérir l'azur, aimer la nuit qui se dépose,
Pendant tout un été s'éprendre de la rose,
L'honorer, l'adorer par un culte charmant,
Tout cela pour le cœur n'est qu'un commencement.

Il sent bien qu'il n'a pas atteint le pic suprême ;
On monte vers l'amour à travers ce qu'on aime,
Et, Nature, tu n'es que le fond du tableau.
Il faut, devant les bois, devant les monts et l'eau,
Une forme chérie, un sourire, un visage ;
Derrière elle un pays devient un paysage,
Et l'horizon nous plaît qui semble retenu
Par le geste infini que fait un long bras nu,
Et la sobre rumeur des arbres nous agrée
Comme accompagnement d'une voix adorée.
Lorsque tu nous as fait des dons, à notre tour,
Nature, nous voulons les donner à l'Amour ;
Ils sont un embarras s'il faut qu'on les conserve.
Mais alors, quand le jour cède et déjà s'énerve,
On est heureux, on dit : « Mon amour, regardez
Cet astre ; sur les bons moissonneurs attardés
Il luit, et, dans l'éther que sa clarté pénètre,
Nos regards rencontrés semblent le faire naître. »
Mais, lorsqu'on reste seul, qu'on en souffre, qu'on sent
Un être, dans ce vide, injustement absent,
Malgré tout, ô Nature, alors, ne t'en déplaise,
Le soir, heure du charme, est celle du malaise ;
Et tu peux couronner d'extase les maisons,
Et confier au vent l'odeur des fenaisons,

Et revêtir le toit d'innocence et, magique,
Faire du dernier bruit une longue musique,
On n'en reste pas moins morose, en sa langueur,
Car le cœur n'est vraiment nourri que par le cœur,
Car seul, vois-tu, l'amour a la grandeur de l'âme,
Et, sans pouvoir parler de tout ce qu'on réclame,
Muet, dans un jardin, sous le ciel pâle et nu,
On regrette quelqu'un que l'on n'a pas connu.

XVI

LE DINER DEHORS

Sur les faux ébéniers, les troènes, les charmes,
Le soir d'été descend, multipliant les charmes.
On sent s'ouvrir dans l'air des sources de bonheur.
On peut parler, écrire, errer en promeneur,
Lire un livre, arranger des fleurs, porter un vase,
Car à tout ce qu'on fait s'ajoute de l'extase.
Des papillons obscurs se croisent avec bruit
Et semblent les fuseaux qui vont tisser la nuit.
Chaque odeur fait dans l'air une course incertaine.
La fleur dans son parfum s'évade. Une fontaine
Récite avec fraîcheur son bruit perpétuel ;
L'air s'apaise ; on entend un merle ponctuel,

Et, tout en subissant l'extase insurmontable,
Jeanne dans le jardin fait disposer la table.
L'espace est à la fois moins splendide et plus clair.
L'hirondelle d'acier qui s'aiguisait dans l'air
Devient, lorsque la nuit l'étreint de ses prestiges,
L'humble chauve-souris titubant sur les tiges.
Dans le zénith, là-haut, vermeil, infatué,
Un beau nuage a l'air de chercher Danaé.
Un pigeon, sans bouger, plane, étroit, solitaire,
Et semble le bonheur hésitant sur la terre.
L'univers est si pur qu'on le dirait gelé.
Tout devient à la fois pudique et dévoilé.
Exprès pour se sentir par sa voix revêtue,
Jeanne parle ; elle fait, sur ses bras de statue,
Près des jasmins, d'un blanc d'évanouissement,
Flotter son grand fichu comme un drapeau charmant.
Le soir met sur la table un amas de délices.
Quelque chose de bleu, sur les assiettes lisses,
De faible et de pourtant ineffaçable, luit.
Les carafes sont là, comme éclairant la nuit,
Et leur buée a l'air de la pudeur des sources.
On aperçoit déjà deux astres, des deux Ourses,
Et, dominant les toits et les jardins épais,
Ils semblent les patrons de toute cette paix.

Un lis, étrange et seul, a la candeur d'une âme.
Le sous-préfet survient et présente à sa femme
L'invité de ce soir, un petit professeur.
C'est un jeune homme blond, qui cligne avec douceur
Et, comme vaguement craintif, n'ose pas vivre
Hors du travail fixé, de la lampe, du livre,
Et ses yeux ont trop lu pour savoir regarder.
Ils dînent et le soir se plaît à s'attarder
Et, tandis qu'Antarès se lève, à ce qu'on mange
Un philtre insoupçonné lentement se mélange.
Altaïr les domine ; ils restent un peu las,
Et Persée orgueilleux brille au-dessus des plats ;
Chaque rosier confus n'est qu'une masse humide.
Et le jeune homme parle et, comme il est timide,
Ce qu'il dit à demi semble plus gracieux.
Au lieu de l'écouter, Jeanne élargit ses yeux
Et, comme tout devient merveilleux, elle n'ose
Presque pas remuer son verre de vin rosé
Et sent son cœur gonflé comme un fruit dans sa chair.
Le sous-préfet répond, se plaint que tout est cher,
Qu'il veut aller ailleurs, qu'il attend qu'on le nomme.
Elle, sans s'en douter, regarde le jeune homme
Et le cherche, et se penche afin d'en approcher,
Comme un nageur lassé regarde le rocher,

Comme l'homme altéré voit la treille qui plie.
Et maintenant la nuit s'est partout établie,
Et, dans l'air immobile où tout semble arrêté,
Nul bruit n'attente plus à sa solennité.
Les arbres sont debout dans leur rigueur sacrée.
Sur la table, une lampe éclôt, molle et dorée,
Et des massifs obscurs, dans ses tièdes rayons,
Le vent jette un dessert ailé de papillons,
Et l'un d'eux, sur le verre ardent qu'il tambourine,
Consume éperdument sa tête purpurine,
Et le jeune homme parle, ou Jeanne, ou son mari.
Mais, comme un large fleuve en un pays fleuri
Glisse et fuit, charriant de petites corolles,
Un silence ineffable emporte leurs paroles.

XVII

LE PETIT PROFESSEUR REVIENT CHEZ LUI

C'est minuit : le petit professeur s'en revient.
Le long des seuils muets où parfois gronde un chien,
Il marche, accompagné par son talon sonore.
Rien n'est plus attaché, dans l'air tout s'évapore.
Le clair de lune, lisse et chargé de fraîcheur,
S'appliquant aux maisons, en double la blancheur,
Et, soulevant la ville en sa muette gloire,
Il aspire les tours, il a l'air de les boire.
Dans le ciel immobile, entre les toits nacrés,
Comme de grands vaisseaux les arbres sont ancrés;
Une lampe s'éteint, une vitre s'allume;
Le silence et le monde ont le même volume.

On se sent soulagé par l'absence du jour;
Un ivrogne indécis a l'air, au carrefour,
D'une chauve-souris plus grande. O nuit, merveille!
Cette tache qui rôde est un chien qui surveille.
De la terre au zénith rien n'est plus ébranlé;
Tout est libre, nouveau, féerique, révélé,
Tout est comme affranchi, la maison, l'arbre dense;
Le mystère partout se mêle à l'évidence.
Tout est oisif. Au fond des ruelles d'argent,
Le suprême passant nocturne, s'allongeant,
Semble le pinceau noir de cette splendeur blanche.
Le petit professeur monte chez lui, déclanche
La serrure et n'allume, exprès, nul flambeau vain;
L'ombre lui fait comme un aveuglement divin.
Il voit la jeune femme et ses gestes limpides;
L'offre de son amour rendait ses yeux splendides;
Il retrouve en lui-même, ébloui, son bras nu,
Et son corps plus tentant qu'un royaume inconnu,
Et sa bouche où durait un sourire fidèle,
Et, tendre, il choie en lui tout ce qu'il retient d'elle;
Son petit nom qu'il sait lui semble un grand trésor.
Il est jeune; il n'a pas trente ans encore; il sort
Des examens, de tout l'effort où l'on dévie,
Mais songe qu'on pourrait vivre aussi pour la vie,

Et tremblant, découvrant mille horizons ouverts,
Cette nuit, s'il pouvait, il écrirait des vers.
Il veut se répéter pour lui seul, dans l'extase,
Qu'elle avait sur les bras une écharpe de gaze;
Il sent qu'il l'a quittée et qu'elle le remplit.
Ses cheveux, que parfois du doigt elle assouplit,
Sont massés sur son front comme des grappes mûres.
Il soupire, et la nuit déborde de murmures.
Il reste, comme si la paix le submergeait,
Pris dans le clair de lune, il est tel qu'un objet;
Il entend, à travers sa subtile indolence,
Durer le bruit d'un train qui parcourt le silence,
Il entend un hibou huer sur les remparts,
Il voit dans l'ample ciel tous les astres épars
Et le croissant là-bas comme une riche amande;
Mais c'est en lui qu'il sent l'étoile la plus grande;
Lui qui vivait morose et sans rien retenir,
Plein d'espoir et de crainte, il tâte l'avenir;
Sans dormir cette nuit, il aura tous ses rêves.
Mais, comme il faut pourtant qu'il pense à ses élèves,
Et qu'il doit leur dicter la version demain,
Il marque, en un Plutarque entr'ouvert sous sa main
Et qui semble confit dans la lueur bleuâtre,
Un texte : c'est Antoine, à Tarse, et Cléopâtre.

XVIII

ANTOINE ET CLÉOPATRE

Elle est là ; le soleil n'est plus que son témoin ;
Tout son peuple naïf danse et trépigne au loin,
Et pour la célébrer s'entête dans la joie.
L'herbe brille et la ville à distance rougeoie
Et de longs mâts dorés se dressent comme en feu ;
Toute cette splendeur finit dans le ciel bleu.
Des hydres de parfums bougent dans l'air ; la reine
Sur son navire, auquel le fleuve sert de traîne,
Rêve à son avenir dont le risque lui plaît.
Tout un faste aveuglant qui n'est que son reflet
L'entoure, des trésors épars, des chrysolithes,
Et de beaux enfants nus qu'elle a pour satellites.

Ainsi qu'un doux conseil flotte le son d'un luth.
Comme les traits nombreux précipités au but,
Ses âpres diamants dont la splendeur la grêle
Semblent le choc des yeux retentissant sur elle,
Car elle est la beauté, cible auguste des cœurs.
Ses moindres mouvements sont d'immenses vainqueurs.
Antoine vient; il est tout couvert d'écarlate;
Il a dans son ardeur une sorte de hâte
Et, tandis qu'il approche, éclatant, anxieux,
Cléopâtre déjà l'absorbe dans ses yeux
Et sans bouger, alors que vers elle il s'élance,
A l'air de l'accueillir comme avec évidence
Et sourit seulement pour s'augmenter encor.
Et sur la nef, avec un merveilleux accord,
Mille musiciens énervent l'air suave.
Antoine voit l'amour dont il devient l'esclave,
Mais, plein de clairvoyance et de consentement,
Il accepte en héros son asservissement.
Sur les rives le peuple exulte, crie et roule.
Leur impudeur sacrée efface cette foule.
Ils se sentent tous deux seuls, se sentant divins.
Des intendants, près d'eux, portent des trésors vains,
De l'or inextinguible et des gemmes sereines,
Du corail, comme teint par le sang des sirènes,

Et, par beaucoup d'efforts apportés de très loin,
Des amas de splendeur dont ils n'ont plus besoin.
Ils sont ensemble; ils ont déjà de grands silences.
Les souffles de l'Asie enflent leurs cœurs immenses.
La terre les soutient comme un royal fardeau.
Leur navire inouï descend le fil de l'eau
Et ses rames d'argent mettent un joug à l'onde;
Par ce fleuve sublime ils s'échappent du monde;
Eux que l'ambition inquiète rongeait,
Ils ont tout l'avenir sans y mettre un projet
Et n'en redoutent plus le vide et le mystère;
Ce qu'ils gardent encor, force, orgueil militaire,
Leur pèsera bientôt et fera leur dégoût,
Car l'amour, donnant tout, veut qu'on délaisse tout,
Et, le jour d'Actium, quand la reine intrépide
Verra qu'en leur faveur le combat se décide
Et qu'ils vont retomber dans les pouvoirs étroits
Et ne plus être Dieux pour redevenir rois,
Alors, prompte à sauver sa véritable gloire,
Elle changera tout et fuira la victoire;
Antoine aussi fuira, du même amour saisi;
Octave a combattu, mais Antoine a choisi.
Les deux amants n'ont rien regretté; leur navire
Emportait avec lui tout ce que l'on désire;

L'empire de la terre aurait gêné leur cœur.
Et toi, jeune homme aride, ambitieux, vainqueur,
Qui vois s'évanouir au loin leur voile ronde,
Pauvre Octave, on te plaint, tu n'as plus que le monde.

XIX

L'ARRIVÉE DU DÉPUTÉ

Chacun des rails a l'air d'un long cheveu brillant.
Le chef de gare vif, myope et sémillant,
En redingote, ayant sur le bras gauche un crêpe,
Dans sa gare en tous sens cogne comme une guêpe.
Un groupe rogue et dense attend le député :
Ils parlent durement et d'un air irrité
Et, malgré la bonté du jour, sa tiédeur claire,
On ne sait pas pourquoi semblent presque en colère ;
Ils pérorent ; on voit leurs gestes se croiser;
Ils veulent tous servir ou bien tyranniser.
Le train survient ; soudain sa rumeur les fait taire.
Le député n'a pas posé le pied par terre

Que, sans même laisser les autres s'écouler,
Leur groupe l'enveloppe et semble l'avaler;
Ils le gardent, de peur que quelqu'un ne l'approche.
Lui feint la bonne humeur, les épie et s'accroche
A leurs mains, met sa ruse à leur donner le bras,
Et l'instituteur parle aussitôt, rouge et gras,
Et tandis qu'il discourt, argumente, raisonne,
Ses gestes incessants amplifient sa personne;
Il pense que lui seul est utile à l'État.
Les autres, défiants, craignent ce potentat
Qui, pour que la science en lui vive et pullule,
Croit l'avoir avalée ainsi qu'une pilule ;
Important, assuré du succès qu'il obtient,
Il dit exprès des mots qu'il ne comprend pas bien
Et s'agite beaucoup comme quelqu'un qui nage;
Et le maire, bonhomme alourdi par son âge,
Se penche, pour savoir ce que l'on doit penser,
Vers l'adjoint qui le guette et veut le remplacer ;
Puis, crédule et content des regards qu'il attire,
Il répète avec bruit ce que l'on vient de dire;
Et tous parlent, pouvant enfin se soulager,
De guerre, de combat, mais non pas de danger.
Seul se tait, dédaignant en somme ces rengaines,
Le tailleur sérieux enfermé dans ses haines,

Mais, lorsqu'il intervient dans les discussions,
Il ne dit pas des mots, mais il cite des noms.
Cependant le soleil chatoyant sur les choses
Borde tous les objets d'ourlets vermeils et roses
Et semble coudre au ciel le toit et le jardin;
Ils marchent, et gonflés d'un sévère dédain,
Le long de l'avenue agréable et sereine,
Ils guettent les saluts mais répondent à peine
Et vont, gesticulant, bizarres, belliqueux :
A peine si leur ombre est plus grotesque qu'eux.

XX

LE QUATORZE JUILLET

On a vu défiler dans la rue inactive
Les dragons à cheval qui font un bruit d'eau vive,
Et les pompiers, branlants comme des mannequins ;
Le vent remue un peu quelques drapeaux mesquins,
Et des enfants, avec un plaisir monotone,
Allument des pétards sans cesse, et l'air détone ;
Enfin l'ombre du soir s'épanche et le drapier
Suspend à sa boutique une courge en papier
Que son nez frôle et qui, dans la ruelle obscure,
Semble niaisement répéter sa figure.
Le peuple est amassé sur la place ; il attend,
Respectueux, le feu d'artifice éclatant

Qui, brusquement, ruisselle en sa parcimonie.
Avec le sous-préfet et quelque compagnie,
Jeanne est sur un balcon, près d'un jeune officier.
En bas les assistants, prompts à s'extasier,
Crient et chaque fusée éclôt dans son prestige,
Et leur étonnement lui fait comme une tige.
Après un long entr'acte d'ombre, lumineux,
Craque un petit soleil qui n'est pas ruineux ;
Ses feux tombent de lui, courts comme des épines.
Puis une apothéose aux fureurs purpurines
Disloque l'air tranquille et s'abîme avec bruit.
Tout ce piètre fracas importune la nuit
Qui, d'en haut, croit avoir une meute à ses trousses ;
Et, promenant sa main sur ses moustaches rousses,
Le lieutenant, penché, cause et fait de l'esprit
Avec Jeanne, qui voit ses dents quand il sourit,
Et, sur la rampe en fer, sa main forte et soignée.
Il se tait ; et tandis qu'elle est d'ombre baignée,
Il la cherche parfois de son œil un peu dur.
Un autre, un commandant, debout contre le mur,
Se tourne fréquemment vers elle. Elle est contente.
Ce n'est pas qu'aucun d'eux soit celui qui la tente
Et porte en lui le cœur qu'elle voudrait choisir ;
Mais elle les oublie et garde son plaisir.

XXI

LA NUIT DES IVROGNES

Alors, avec orgueil, avec pompe et mystère,
La nuit, qu'on laisse en paix, s'arrondit sur la terre;
L'ombre est le rendez-vous suave des parfums.
Tout le fleuve du ciel coule et les arbres bruns
Ont l'air de ses îlots, les maisons de ses berges.
Mais, grossiers, attablés dans les rousses auberges,
Les buveurs provocants au regard animal
Se crient très haut des mots que l'on entend très mal,
Et sous leurs poings brutaux font grelotter les tables.
Les carrefours sont tous plantés d'hommes instables
Que le vent, si léger pourtant, semble ébranler ;
Dans leur émoi grotesque ils veulent se parler

Et ne peuvent se mettre en face l'un de l'autre ;
Pathétique, l'un d'eux pleure, et tombe et se vautre;
Un d'eux, humilié, que poursuit un roquet,
Le menace et pourtant se sauve, et leur hoquet
Injurie en passant la timide fontaine.
Tout autant que leur pied leur langue est incertaine.
Ils avancent ; ils font des chutes, des arrêts,
Mais leur pas asservi revient aux cabarets
Qu'ils ouvrent gauchement de leurs mains énervées.
Et cependant là-haut, distantes, préservées,
Conduisant leurs ballets sublimes et gardant
Leur rythme glorieux, infaillible et prudent,
D'un rayon souverain touchant ces rouges trognes,
Les constellations méprisent les ivrognes.

XXII

LES CLOCHES

Le soir était un lac et c'est un océan.
Écoute : sur les prés, sur le vallon béant,
Sur les toits qui déjà s'endormaient, sur les huttes,
Le bruit des cloches roule en énormes volutes ;
Il déferle, infini, farouche, paternel,
Et c'est un océan qui chante dans le ciel.
Leur rumeur, disjoignant les espaces sublimes,
Semble soudainement y créer des abîmes ;
Le silence surpris naufrage dans leurs flots.
L'air gronde, ballotté sur les petits enclos,
Et tournoie alentour des passants, et chaque orme
Croit être inquiété par une abeille énorme

Et vibre, et les coteaux lointains sont martelés,
Et ce chant, s'abattant du zénith sur les blés
Et sur l'étalement monotone des seigles,
Est si fier qu'on croirait que c'est le chant des aigles.
Sur ta sereine enclume, ô ciel occidental,
Quels sont ces ouvriers qui forgent du cristal ?
O cloches qu'une joie invincible balance,
Vous faites le seul bruit qui vaille le silence ;
Vous faites le seul bruit total qui, dans le soir,
Si complet et si plein qu'on ne peut concevoir
Une plus suffisante et sonore merveille,
Est comme l'horizon suprême de l'oreille.
Les villages sans vous seraient trop amoindris ;
Mais vous retentissez, voix, tempêtes, esprits,
Et le moindre coin d'air résonne avec prodige ;
Mais cet orage-là ne brise pas de tige
Et, remplissant chaque arbre et sans troubler un nid,
Roule, et c'est un tonnerre immense qui bénit.
Rien n'a peur, que le vol de corbeaux qui vous hante.
Tout sent passer sur soi la caresse géante,
Et, devant chaque église et sous vos triomphants
Écroulements, on peut laisser tous les enfants.
Ce bruit, c'est un fracas de paix, une rafale
D'amour, et, quand s'étend la pâleur triomphale

Du couchant et que l'ombre erre sans épaisseur,
Écoute-les : c'est un ouragan de douceur.
La nuit vient; on distingue une rose imparfaite,
Mais les clochers partout proclament une fête
Et leur hymne, orgueilleux, ample, simple, vainqueur,
Dit : c'est l'Assomption demain ; et dans le chœur
Un saint d'or qui s'éteint ne luit que par sa mitre;
Tout l'infini du ciel est net comme une vitre ;
Un fermier qui s'arrête avec attention
Compte les sous qu'il tient ; et c'est l'Assomption
Demain; dans un jardin, là-bas, sur une tige,
Quelqu'un se penche; on voit une main qui voltige;
Les yeux contre l'étoffe, une fille en corset
Met à sa robe neuve un dernier point ; et c'est
L'Assomption demain ; tout l'espace bouillonne ;
Dans l'herbe, le grillon rencontre la grillonne
Et chante ; un vagabond sur le bord du chemin
Mange une croûte ; et c'est l'Assomption demain.

XXIII

LA COUTURIÈRE

Béate, maintenant, sous des soleils immenses,
La ville est endormie au milieu des vacances ;
Comme un bétail docile et sur l'herbe arrêté,
Des nuages sereins paissent le ciel d'été ;
La rose ardente a l'air d'une fleur de verrière ;
Et Jeanne est dans sa chambre avec la couturière
Qui ramasse le fil, égare les ciseaux,
A vingt ans, est très blonde et ressemble aux oiseaux ;
Sa jeunesse à l'été fraternel la relie ;
Mais elle se surveille et craint d'être jolie
Et redoute ses yeux comme des trahisons,
Car elle n'irait plus, alors, dans les maisons

Où déjà sa beauté blesse les vieilles dames.
Pourtant elle est docile, elle évite les blâmes,
Et coud, avec des soins qu'elle sait inventer,
Des corsages coquets, sans jamais en porter,
Et se tait quand, trop vif, son rire s'ébruite.
Elle est rose ; on voudrait l'emporter tout de suite
Et, comme dans l'eau pure on retrempe une fleur,
Ainsi faire fleurir ses yeux dans le bonheur.
Agile, faufilant l'étoffe qui scintille,
Comme un petit éclair elle pousse l'aiguille,
Et son doigt, qui parfois reste en l'air attardé,
A l'air d'un gentil roi coiffé d'or par le dé.
Jeanne parle, oubliant l'angoisse qui lui pèse.
De grands journaux de mode étalent sur la chaise,
Importants, leurs dessins et leurs hautains conseils.
Des guêpes font dans l'air leurs voyages vermeils,
Puis s'échappent, tandis qu'entre par la croisée
Un bruit de cloches, pur comme de l'eau brisée.
Et Jeanne rêve alors, tant ce matin lui plaît,
D'une modeste paix qui n'est plus qu'un reflet.
En somme, un oiseau chante, on peut toujours l'entendre;
On peut cueillir la fleur qui vers nous vient se tendre
Pour soi, puisque l'on n'a personne à qui l'offrir.
Il est doux de ne pas s'acharner à souffrir

Et, trop las des efforts et des luttes moroses,
D'enfin s'annihiler dans la torpeur des choses,
Et, quand l'été prodigue étale son repas,
D'être un bon invité qui ne refuse pas,
Quoique jamais par lui le cœur ne se repaisse;
Renoncer au bonheur, c'est toute la sagesse.
On ne le trouve un peu qu'en ne le cherchant plus.
D'abord, on affirmait ses désirs résolus,
Et l'on voulait fonder son bonheur en soi-même;
Mais, lorsque tout finit dans l'épuisement blême,
N'ayant pu fabriquer sa joie, on la reçoit,
Aumône, d'un beau jour, du ciel qu'on aperçoit,
Des fleurs qu'en un jardin l'on soigne et l'on visite;
Du festin des saisons on est le parasite,
Et comme un mendiant lève, content de peu,
Sa sébile, l'on tend son cœur vide au ciel bleu.
On prend pour de la paix un désespoir qui s'use;
On ne veut plus emplir l'univers; on s'excuse,
On baise, humilié, le bas des cieux flottants.
Renoncement! On est le pauvre du beau temps;
On vit en s'effaçant au bord d'un paysage.
Mais Jeanne doit alors essayer son corsage
Et soupire, à nouveau pleine de désaccords,
Car ses deux beaux bras nus lui rappellent son corps.

XXIV

LE BEAU SOIR

Tout l'espace des blés est balayé de rose.
La lumière écrasait les champs, mais chaque chose
Maintenant se redresse et sourit de plus près ;
Et les couleurs sont plus chaudes dans l'air plus frais.
Un peuplier pointu semble un clocher de feuilles.
Dans ton riche couchant, soleil, tu te recueilles,
Et, de tous les travaux où tu vins t'employer,
Toi-même, par ton or, tu sembles te payer.
Baigné par l'air ardent qui lui donne un prestige,
Un promeneur s'attarde en mâchant une tige
Et s'arrête un moment pour ne penser à rien.
Un long rayon a l'air d'un joug aérien ;

L'arbre agite sans vent sa feuillée embrasée.
Dans les jardins, la fleur, aussitôt arrosée,
Brille plus vivement comme peinte par l'eau.
Les puits, avec regret, laissent monter leur seau
Dont la rondeur limpide imite une monnaie.
Les plus belles couleurs sont toutes sur la haie ;
L'ombre même qu'on traîne est bleue ; en un verger,
Les parfums sont si forts que l'on croit les manger ;
L'été comme un cheval frémit, piaffe, écume ;
Et l'adjoint dans ses fleurs est gros comme un légume,
Et sans veste, les bras croisés, sous son noyer,
On voit, prenant le frais, le calme agent voyer.
Un vieillard vacillant que le soir cuivre et dore
Tient un petit enfant que sa caresse adore ;
Une fillette étroite à l'air malicieux
Rit ; ses cheveux ont l'air de pêcher dans ses yeux ;
Et l'immense lumière est allongée en gerbe.
Tout est si férié, si complet, si superbe
Que ce soir on voudrait, triomphant et pareil
A Josué, pouvoir arrêter le soleil
Pour faire plus longtemps continuer la fête.
Cependant il décline et sa force est défaite ;
Il tombe ; on voit passer sur son disque émergeant
Deux perdreaux, qui soudain semblent en vif-argent ;

Puis le regard est seul. Alors tout se dessine ;
L'espace est envahi d'une odeur de glycine ;
Tout sourit ; les objets ont des aspects humains ;
On voudrait à la fois suivre tous les chemins.
Là-bas, sur la colline enchantée et penchante,
Un essieu qui se plaint semble un oiseau qui chante.
L'air est si pur qu'on croit marcher au fond d'un lac.
On voit un mendiant qui passe avec son sac,
Un vieux qui nous salue, une fermière blonde ;
Le bruit de l'angélus va jusqu'au bout du monde.
Tombant du zénith large et providentiel,
L'ample rosée a l'air de l'aumône du ciel.
Tout l'infini ne tend qu'à baiser nos paupières.
Notre pied sans butter se conduit dans les pierres,
Adroit, et le chemin fuit libre, délié.
Tout est doux, tout est bon, tout est concilié.
La roche a son repos et l'arbre sa cadence.
C'est une immensité pleine de confidence.
Un village lointain que signale un clocher
Apparaît ; c'est alors que debout, sans marcher,
Quand tout dans la pâleur s'épure, puis se voile,
On demeure absorbé par la première étoile,
Et qu'autour des maisons suaves, dans l'air gris,
Arrivent le silence et les chauves-souris.

La campagne est plus noble en devenant oisive.
Les filles dans leurs bras rapportent la lessive
Dont le linge si blanc semble presque être bleu ;
Le ciel, gardant le jour, n'a perdu que son feu
Et l'on dirait qu'avec sa douceur tout entière
Le paradis descend autour de la gouttière ;
Chaque maison, candide ainsi qu'un reposoir,
Reçoit modestement les délices du soir ;
Tout dans cette pâleur atteste sa présence ;
Le moindre pan de mur surgit avec décence ;
Chaque étoile apparaît comme perce un bourgeon ;
Rien ne luit, excepté le gosier d'un pigeon.
A l'hôpital les sœurs, calmes et comme mortes,
Passent, et c'est alors que sur le seuil des portes
S'assoient les pauvres gens un peu moins anxieux.
Le soir fait remonter leurs âmes dans leurs yeux.
Ainsi qu'un bétail sombre au bord d'une rivière,
Ils avancent le cou, soulèvent la paupière.
Dans l'ombre où tout s'étend et va se reposer,
On croit sentir voler un immense baiser ;
Rien n'a plus de souci, de peine ni de ride.
Et la lune à présent semble le sceau splendide,
Le sceau définitif, qui s'impose et qui luit,
Du grand traité de paix déroulé par la nuit.

XXV

LA MUSIQUE LA NUIT

Les femmes, maintenant, défaillant sans rien dire,
Laissent indolemment déborder leur sourire ;
Leur corps avec ennui subit son vêtement.
Sur leur bouche, l'on voit l'attente d'un amant,
Et près des marronniers, dans l'ombre pâle et verte,
Leur regard est un lit où chacune est offerte.
Elles ne peuvent pas s'échapper de leur chair.
Sur la place, ce soir, elles sont au concert.
De loin, l'on voit un bras doré qui s'évertue
Au milieu des képis en cercle ; une statue
Se dresse, rompant l'air d'un geste théâtral.
C'est, près de trois boulets, un jeune général

Qui mourut à Wagram, et, dans la nuit sans voiles,
Il semble, avec sa main, décrocher ses étoiles.
La foule se promène autour, le receveur,
Et le joli garçon, satisfait et rêveur,
Qui lorgne tout le temps sa barbe d'un air tendre ;
Il la montre, il l'expose, il a l'air d'en dépendre.
Des filles, pour tout voir guettant d'un air sournois,
Ont des yeux allongés comme ceux des Chinois,
Et faufilent sans fin des regards autour d'elles.
Et les musiciens, qu'éclairent des chandelles,
Font de leurs instruments sortir un ouragan,
Tandis que, se plaignant de l'été fatigant,
Les mères, à l'écart, ont sur leur front modeste
L'air honnête qu'on gagne en perdant tout le reste ;
Et la valse secoue un rêve pailleté,
Et le tailleur corrompt seul cette nuit d'été,
Car, avec des détours, il se promène, sombre,
Et s'approche sans bruit des gens, et dans cette ombre
Douce, mais où l'on peut voir, surprendre, écouter,
Quand chacun en jouit, il vient en profiter.

XXVI

LA BONNE NUIT

Cependant que dehors, sur la contrée immense,
La lune triomphale est la sœur du silence,
Et que, sous sa candeur, tout change et s'embellit,
Jeanne comme en un bain se plonge dans son lit,
Et s'allonge et bientôt ne bouge plus. Superbe,
Son corps a l'air fauché comme une grande gerbe
Où les yeux, près desquels la bouche ouverte éclôt,
Sont vraiment deux bleuets près d'un coquelicot.
Dans son voluptueux repos elle se pâme.
Quand le sommeil charmant s'arrondit sur son âme,
Elle l'accepte, inerte, et, tandis qu'il descend,
Elle croit que du miel se mélange à son sang.

Le temps doux et menu chante dans la pendule.
Jeanne maintient encor l'espoir frais et crédule
Du bonheur attendu qui viendra quelque jour ;
On ne peut s'endormir sans penser à l'amour.
Elle entend, à travers sa torpeur délicate,
Tous les bruits : c'est le pas d'un dragon qui se hâte ;
D'autres pas ; le dernier, c'est celui du gazier.
Ses yeux, clos maintenant, prêts à s'extasier,
Voient s'enfuir un trait d'or comme une libellule ;
Son esprit délivré s'émiette et pullule.
Tous ses soupirs sont doux comme un dernier soupir.
Elle dort. Le vent preste a l'air de se tapir ;
Mais, dès qu'il a frôlé sa gorge découverte,
S'en va, comme un larron, par la fenêtre ouverte.
L'ombre semble un vieux chien qui n'ose la lécher.
Calme, absente, laissant les heures s'épancher,
Elle a sur ses deux yeux les deux roses du songe.
Elle ressent encor sa beauté sans mensonge,
Car, ayant parcouru son jeune corps vainqueur,
Son sang revient toujours la redire à son cœur.
Sur ses lèvres parfois un mot muet s'ébauche ;
Le geste qu'elle fait, délicieux et gauche,
Retombe, et maintenant, loin du monde épuisé,
Elle est dans une extase où tout devient aisé ;

Son sourire trahit les secrets de son rêve ;
Elle dort. Mais enfin l'enchantement s'achève.
Les astres fiers et purs, séparés par la nuit,
Brillent d'un feu déjà plus mince et plus réduit ;
La rumeur des oiseaux, friction cristalline,
Emplit l'air et s'étend des toits à la colline,
Et ce piaillement grandit ; c'est un fouillis
De cris, dans les buissons peuplés, dans les taillis.
Jeanne confusément s'aperçoit de l'aurore.
Un forgeron déjà fait son labeur sonore
Et, dans l'incertitude épique du sommeil,
Il a l'air de ferrer les chevaux du soleil.

XXVII

LE MAUVAIS ÉTÉ

Pas un souffle. La nuit vainement va descendre.
Le pays tout entier semble couvert de cendre ;
Il demeure accablé, fade, écœuré, désert.
On a beau remuer, on n'ébranle pas l'air,
Et, tandis que le soir avec lenteur se creuse,
Paraît dans le ciel trouble une étoile poudreuse.
La campagne épuisée est comme un lit défait.
Tout a tourné, les fruits laissés sur le buffet,
Et dehors, au jardin, la couleur de la rose.
L'arbre reste collé sur l'espace morose.
Un cri veut s'élancer mais retombe. Hébété,
Stupide, l'univers est aux fers de l'été

Et sur lui le soleil tyrannique s'exerce.
Le faucheur qui revient, le vieillard qui traverse,
Chaque marcheur a l'air de traîner un boulet.
Tout sèche; on a perdu la source qui roulait,
Et la feuille n'est pas moins fixe que la pierre.
L'œil irrité se sent brûlé par sa paupière.
On languit; le bétail harassé n'a plus faim
Et les insectes seuls se répandent sans fin.
Où qu'on aille on respire, en écartant les mouches,
Un air morne et chauffé qui bâillonne les bouches.
On croit en entendant l'heure — il est encor tôt —
Recevoir sur le front ses neuf coups de marteau;
Une chauve-souris dans ce lourd crépuscule
Erre, fastidieuse et comme somnambule.
Sur les plantes, son vol ne les fait pas frémir.
Et l'on se déshabille enfin, l'on veut dormir,
Mais on sent tout autant de malaise et de gênes
Et, nu, l'on croit encore être couvert de chaînes.

XXVIII

L'ORAGE

Enfin, sur le pays glauque, affaissé, contraint,
L'orage irrésistible arrive comme un train;
L'espace est traversé d'un premier éclair mauve.
Chaque arbre brusquement se rebrousse; on se sauve,
L'eau flagelle les toits, rebondit de leurs bords,
Et le vieux mendiant demeure seul dehors.
L'averse, sur le sol, avec un bruit sévère,
Se rompt, compacte et drue, ainsi qu'un mur de verre,
Et mille cloques d'eau crèvent sur le pavé.
Comme par la saignée un malade sauvé,
Le ciel par cet orage énorme se libère ;
Et tandis que le vent hurle comme un Cerbère

Et que l'averse émplit les prés de ses dégâts,
Les tonnerres, pareils à des chantres béats,
Poussent sans se presser leurs profondes roulades.
Mais un vieillard déjà sort revoir ses salades
Et Jeanne, en son jardin plein de brouillards flottants,
Paraît, comme une Iris qui refait le beau temps,
Et veut exprès mouiller ses pieds dans l'herbe, et glisse,
Et la limace a l'air d'un morceau de réglisse,
Et tous les moucherons dansent, multipliés,
Et reprenant les toits mouillés, les bois mouillés,
Le jour, dans la vapeur éblouissante, abonde;
Et l'on dirait que Dieu vient de créer le monde.

XXIX

LA NUIT ANXIEUSE

Il fait nuit : dans sa chambre où l'air lourd, ennuyeux,
D'un poids obscur et morne oppresse ses deux yeux,
Jeanne est seule ; elle étouffe, elle ouvre la fenêtre.
Tout le ciel étoilé la cloue et la pénètre ;
Les astres trop nombreux fourmillent et, mordant,
Insistant, chacun d'eux reste froid cependant.
Leur curiosité qui dévore la terre
N'a pas d'amour, et l'homme isolé s'en atterre ;
D'eux tombe sur notre âme un silence fatal.
Jeanne revient et, comme en elle tout a mal,
Souhaite de dormir, se dévêt et se couche.
Comme un petit enfant qui conforme sa bouche

Vers le sein plein de lait de sa nourrice, ainsi,
Sommeil, elle te cherche avec tout son souci ;
Mais sur ses yeux fermés, quoiqu'elle s'ingénie,
Le balancier cruel détaille l'insomnie.
Hostile, scrupuleux, régulier, palpitant,
Dilatant la seconde, élargissant l'instant,
Il semble mettre une heure entre chaque quart d'heure.
Et Jeanne souffre trop même pour qu'elle pleure;
Elle sent tous ses nerfs la brûler. O sommeil,
Qui nous tends ton repos comme un divin conseil,
O pesant bienfaiteur de notre âme profonde,
O toi qui chaque soir viens aveugler le monde,
Et, clément, concéder un instant d'infini
Aux malades en qui la douleur fait son nid,
O toi qui guéris tout par le même remède,
Sommeil qui, dans le songe où ta bonté nous aide,
Afin de nous instruire et sachant nos besoins,
Nous montres les trésors cachés dans les vieux coins,
Toi qui souffles sans bruit sur les lampes tardives,
Toi qui, nous dispensant tes douces récidives,
Et nous faisant dissous, inertes, hésitants,
Sembles vider en nous le sablier du temps,
Charmeur qui rends les chiens brutaux, les veilleurs rogues
Doux et stupéfiés par tes suaves drogues,

O miel, ô glu, toi qui, déliant les remords,
En des rêves sacrés nous ramènes nos morts,
Et qui nous rends comme eux afin de nous les rendre,
Entremetteur candide, ami qui viens nous prendre
Et qui, dans des pays féeriques, sur des monts,
Fais parler avec nous celle que nous aimons,
O pacificateur morose des orgies,
Qui, lorsque le buveur s'abat sous les bougies,
Lui verses, le couvrant avec ton bras divin,
Un noir enivrement où meurt celui du vin,
O jardin glacial aux opaques tonnelles,
O sommeil, ô baiser posé sur nos prunelles,
Toi qui rends aux vieillards leur jeunesse et, sommeil,
Les fais sourire en rêve et pleurer au réveil,
Toi qui donnes à tous un instant de chimère,
Sois béni, sommeil presque aussi doux qu'une mère,
Car partout, que les lits soient rudes ou brodés,
Tous les gens endormis sont des gens évadés ;
Derrière les yeux clos, c'est l'âme qui se sauve.
Mais celle-ci, qui gît dans la pénombre mauve,
Tu sens bien, ô sommeil plein de peine et d'ennui,
Que tu n'es pas le Dieu qu'il faudrait à sa nuit.

XXX

LES STATUES

Le mois d'août va finir. Dans son automobile
Un ami les emmène, ils sortent de la ville,
Ils vont aux environs visiter un château.
L'air est doux ; le vallon, la plaine, le coteau
Composent ce pays français, décent et sage ;
La pie en s'envolant signe le paysage
Où, quoi qu'on puisse voir, bétail, maisons et pré,
Rien ne semble petit, car tout est mesuré.
La forêt les reçoit ; sobre, altière, économe,
Elle vit librement, mais donne accueil à l'homme ;
Tous les arbres s'y font une société.
Son murmure civil emplit l'air abrité

Et l'on voit un lapin brusque, un ramier qui niche,
Un cerf, ou la détente exquise d'une biche,
Des merles, des vanneaux et parfois des faisans;
Ceux-ci luisent, hautains, gracieux, séduisants:
De l'arbre des oiseaux ce sont les fleurs splendides;
Mais les petits chanteurs, les fauvettes limpides,
Les linots fins, pareils à des verres soufflés,
Se penchent, les bouvreuils, les verdiers effilés,
Et d'un air propre et simple ils versent leur musique.
Sur le sentier muet où la mousse s'applique
Marche un vieux bûcheron, sec comme son fagot.
Quelque martin-pêcheur, comme un petit lingot,
Rayant l'étang, fuyant sur l'eau mate et prudente,
Charme l'air, en passant, de sa splendeur fondante.
Enfin, fier, magistral, plein d'ordre et de raison,
Apparaît le château, régissant l'horizon;
Parmi ses grands jardins où l'air tremble et poudroie,
Des marbres, enchaînés dans la plainte ou la joie,
Sur le massif des fleurs, clair et comme charnel,
Ont trouvé le repos dans un geste éternel.
Sereins, quoique attaqués par les heures sans nombre,
Sans jamais remuer ils voient bouger leur ombre;
L'œil s'arrête à plaisir sur leur aspect précis.
L'arbre admire, lui-même étant plus indécis,

La calme fixité de leurs statures blanches.
Le geste de leurs bras sert de modèle aux branches.
Droits, penchés, au-dessus des roses, sous les ifs,
Quoique silencieux, ils sont persuasifs.
Mystérieux, ce sont les orateurs de l'âme.
Dans sa blancheur pareille, un cygne flotte et rame
Sur le bassin et, fier, en dédaigne les bords;
Son col insinuant caresse tout son corps
Et l'air le flatte et l'eau semble lui rendre hommage
Et, pour plus de splendeur, il baigne en son image.
L'après-midi fraîchit et languit: un œillet
Meurt, l'horizon s'éteint sous un brouillard douillet,
Et le château devient jaune et, sur ses corniches,
Les pigeons sont posés comme de blanches miches.
Dans son détachement Jeanne néglige tout.
Elle n'a plus d'espoir, de courage, de goût,
Et ne croit même plus que quelque chose arrive
Et, morne, elle voudrait vivre comme on dérive.
Elle est comme un blessé que l'on n'achève pas.
Elle fait au hasard ses longs et tristes pas
Et concède un regard à peine au paysage,
Et son sourire a l'air cassé sur son visage.
L'auto revient. Tout fuit, le chemin s'aplatit;
Allègre, elle bondit comme avec appétit

Et rumine l'espace, et sa rumeur profonde
Semble un ferme propos d'aller au bout du monde;
Elle laisse dans l'air un trou brusque et béant.
Les hameaux où tout est solitude et néant,
Les villages moussus où le repos habite,
On les a possédés d'une façon subite
Et, comme un grand tapis qu'on n'a pas acheté,
Chaque pays s'étale et puis est rejeté ;
Cette machine épique envahit tout, défonce
Tous les parfums, celui de l'herbe et de la ronce,
Ceux des jardins, et sur ce char avide et noir
On emporte l'odeur de ce qu'on ne put voir,
Tandis qu'interrompus dans leurs danses futiles,
Sifflent les moucherons comme des projectiles.
L'air qui demeure inerte alentour des piétons
Devient un élément réel, plein de festons,
De vagues, gai, multiple, inépuisable, agile,
Et Jeanne se protège avec sa main fragile;
Elle croit voyager parmi des éventails,
Et lasse, laissant fuir le pays sans détails,
Ne bougeant plus, sentant son âme se dissoudre,
S'endort, comme en un lit que traînerait la foudre.
Mais déjà, toute bleue, indiquant le retour,
Ralliant les chemins paraît la vieille tour.

Le soir semble couvrir la ville de sa crypte.
Un nuage flottant, rosé comme une Égypte,
S'étire, sablonneux, nostalgique et très long.
Il règne sur les champs un pénible abandon;
Mais, tandis qu'un vent fourbe et froid durcit la terre,
Là-bas, foule muette et peuple solitaire,
Décents, nus, délicats, réservés, évidents,
Les marbres sont debout comme des confidents.
L'ombre épaissit sans bruit les plis de leur tunique ;
Un siècle a consacré leur attitude unique.
Chacun d'eux, indécis, doux, suave ou moqueur,
A l'air d'éterniser un des moments du cœur.
L'un retient, diligent, dans sa main qui s'émousse,
Un fruit dur que les ans semblent mûrir de mousse ;
Une nymphe défend vaguement sa blancheur ;
En les voyant si purs, debout dans la fraîcheur,
On a honte d'aller, de bouger, de se tordre,
Et tout le mouvement n'est plus que du désordre,
Et dans ce monde vil, sans calme et sans grandeur,
C'est l'immobilité la plus belle pudeur.
Ils gardent pour toujours leur posture inactive
Et le temps à la fois les blesse et les cultive.
Et les détruit un peu pour mieux les achever ;
Quand vient le crépuscule ils semblent s'aviver

Et s'animer, tenant leur guirlande ou leur pomme,
Et l'ombre monte en eux comme le sang dans l'homme
Et, s'échappant du jour qui, brutal, les serrait,
Ils se font signe tous de garder leur secret
Et, pour bien s'éveiller, d'attendre que tout dôrme.
Le soir, comme un sculpteur, les touche et les reforme
Et, furtif, familier avec ces demi-dieux,
Laisse traîner sur eux son pouce insidieux.
De l'air évacué le dernier bruit s'absente;
Le ciel fané supporte une lune naissante
Et tous alors, Mercure attentif, Pan, Vénus,
Se la montrent avec des signes convenus;
Pluton sembler élever Proserpine vers elle;
Et l'on croit voir frémir sous cette lune grêle,
Tandis que l'horizon neutre s'évanouit,
Ces marbres, doucement affectés par la nuit.

XXXI

L'AUTOMNE

Les fruits sont d[illegible] chauds comme des confitures.
Tous, enfantins, [illegible] joufflus, dans les verdures
Brillent ; la poire e[illegible]e et répond aux brugnons.
Les raisins sont doré[illegible] que des oignons
Et cuisent, et la guêpe [illegible]sante les râpe,
Et le vieux mendiant en[illegible]porte une grappe
Et chaque grain qu'il mange est un petit bonheur.
Les arbres, entamés, perdent leur épaisseur,
Et, près de leurs rosiers où quelques fleurs rougeoient,
De jardins en jardins les voisins se revoient ;
La lessive, pendant des cordes au gazon,
Semble d'honnêteté pavoiser la maison.

La vieille prend le linge et rentre à la cuisine ;
Et le petit cousin tend avec sa cousine
Le drap sec qui, rempli de soleil et d'odeur,
A l'air de faire entre eux un chemin de candeur
Et semble prêt déjà pour leur noce charmante.
Septembre amincit l'air ; la lumière est dormante.
Le grillon du jardin semble scier du bruit.
Chaque feuille elle-même est mûre comme un fruit
Et craque, et sur le bord lumineux de la route
L'herbe roussie a l'air d'une petite croûte.
Tout languit. L'hirondelle au mois d'août s'envolait
Du toit, pour aussitôt revenir au volet ;
L'hirondelle à présent s'envole pour Athènes.
Dans les jardins plus nus on voit mieux les fontaines ;
Et l'âne au flanc usé passe, et, plein de langueur,
Rêve un chat fascinant aux deux yeux de liqueur.
Dans le ciel moins solide on sent comme une usure.
Le pauvre a déjà froid, la nuit, dans sa masure.
Autour du vieux château qui garde entre ses murs
L'Automne peint, Dieu nu vautré sur des fruits mûrs,
Abonde doucement l'Automne sans visage.
Le brouillard, qui restreint très tôt le paysage,
Empaquette les yeux du passant. Le chemin
Et le mur jaunissant où l'on pose sa main,

Le potager, l'enclos et la treille qui rampe,
En plein jour, ont déjà la couleur de la lampe.
Le débile horizon s'évanouit. Vieilli,
Le soleil semble un fruit que l'on n'a pas cueilli.
De calmes paysans vont, sans bruit et sans presse,
Et même leur travail a l'air d'une paresse ;
Le ciel est délicat comme un gosier d'oiseau.
Une vieille dehors fait tourner son fuseau,
Mais craint déjà le froid que dans l'air elle hume.
Tout s'estompe, et l'on sent à travers cette brume
Qui protège la plaine et dissout la forêt
Tout ce qui dans l'oubli peut rester de regret.
L'automne est à la fois faible, puissant, agile;
La feuille morte a l'air de son blason fragile.
De sa clarté malade il vient nous recouvrir;
Dès qu'il commence à naître, il commence à mourir,
Et suave, soumis, acceptant tout sans lutte,
Il est délicieux comme un joueur de flûte.
L'air est timide et chaste et fait que l'on se tait;
On assoupit un cœur qui jadis s'exaltait,
Et, dans cette saison si douce et si traîtresse,
On retrouve un ami, l'on perd une maîtresse.
Des paysans là-bas s'inclinent en bêchant
Ou font brûler des toits de chaume dans un champ,

Et la fumée épaisse est comme une fourrure.
Un cri dans cette paix semble une déchirure.
Et, par moments, le coup de fusil d'un chasseur
Blesse inutilement toute cette douceur,
Et l'on voit les perdreaux s'enfuir, terreux et roses;
Et les chasseurs le soir, avec leurs chiens moroses,
Reviennent et s'assoient très las, croisant leurs pieds,
Au moment où la bise âpre arrive de biais,
Lorsque le jour s'affaisse à l'horizon de paille.
Cependant, à travers le charme qui défaille,
On sent un avenir hostile et, par lambeaux,
Tout l'azur est déjà gâché par les corbeaux,
Et le vent a déjà roulé sur la ravine
Des nuages si lourds qu'on en craint la ruine.
Le soir, de son contact funeste, a tout flétri.
Un corbeau vole et passe en transportant son cri
Et dans les noirs buissons, au bout de la prairie,
Le couchant se mutile avec sauvagerie.
Il heurte le hameau comme s'il s'y brisait;
Et chaque ombre rejoint l'objet qui la faisait
Et nous sentons alors, terrifiés et blêmes,
Celle que nous avions qui remonte en nous-mêmes.
Il passe sur la route un étrange berger.
Tout se vide; nul bruit ne viendra déranger

Ce silence sinistre où l'âme est prisonnière ;
Très longue, ainsi qu'un rail glacé, brille l'ornière,
Et les chauves-souris qui volent alentour
Ont l'air de suffoquer ce qui reste de jour,
D'éteindre, d'étouffer la plus faible étincelle,
Et toutes, se croisant, font leur ronde avec zèle ;
Leur vol précipité semble applaudir la nuit.
Hier, elle vint tôt, mais moins tôt qu'aujourd'hui.
Trop prompte, chaque soir, pleine de maléfice,
Avec ses grands ciseaux d'un éclat dur et lisse,
La nuit taille un peu plus les cheveux du soleil.
Et lui qui secouait dans l'azur sans sommeil
Ses boucles de splendeur où tout l'éther s'embrase,
A la fin, pauvre et blême, il a la tête rase.

XXXII

LA CONSULTATION

Ce matin, comme elle est faible et tout en moiteur,
Plein d'ennui, son mari fait chercher le docteur.
Dehors tintent des voix bientôt diminuées.
Le ciel terne est grêlé de petites nuées,
Et l'air fraîchit, tandis qu'au-dessus d'un verger,
Flasque, vole un corbeau qui semble patauger.
Jeanne, à peine levée, a besoin de s'étendre;
Elle souffre à présent sans vouloir se défendre,
Et fait éperdument le souhait de mourir.
Puisqu'elle ne peut vivre, au lieu de se flétrir,
Si lasse, ne vaut-il pas mieux qu'elle s'endorme ?
Et le docteur, tenant son chapeau haut de forme,

Entre : il est assez vieux et comme humilié.
Autrefois, et les gens ne l'ont pas oublié,
Sa femme l'a trompé beaucoup. Et mal à l'aise
Il s'est assis, chétif, sur le coin d'une chaise,
Parle à peine et regarde avec éloignement
Le grand corps féminin qui gît sans mouvement,
Les yeux bistrés, les bras, la robe violette.
Puis, après un instant, branlant sa grosse tête
Et griffonnant un mot pour le pharmacien,
Dit d'un air désolé que ce ne sera rien.

XXXIII

LE SOIR DU TAILLEUR

L'espace est métallique et désert. L'étendue
Par l'âpreté du soir semble comme mordue ;
Une aigre girouette et que l'on voit trop bien
Est un homme de fer chassant avec son chien ;
On dirait que le ciel se révulse et se pâme.
Et déjà le mercier dîne près de sa femme
Et tous deux, à tâtons, gauches, heurtant les pots,
Se nourrissent surtout de leurs mauvais propos.
Sur sa porte, dehors, malgré la bise amère,
La dévote fébrile accroche sa commère,
Et, hâtive, ébauchant des gestes raccourcis,
Elle parle, elle coud tous les méchants récits

Jusqu'à faire à la ville un manteau de scandale.
Le pâtissier sans force et chaque jour plus pâle
Tousse et pendant ce temps clandestin, son mitron
Le vole ; l'épicier vend un mauvais citron.
Tout est piètre, malsain, hypocrite, débile.
Et jaune, aussi content que le permet sa bile,
Le tailleur, ayant fait on ne sait quoi de mal,
Revient, et chaque toit, bas et comme animal,
A l'air de protéger sa mauvaise couvée.
Et c'est alors qu'avec sa fureur soulevée,
Rué sur ces logis malsains et ténébreux,
Mais balayant le ciel sans rien pouvoir contre eux,
Arrive, immense, ayant au front le premier astre
Et tout retentissant d'orgueil et de désastre,
Désespéré, sauvage, inconsolable, amer,
Le vent qui dans son bruit semble apporter la mer.

XXXIV

L'HIVER

C'est l'hiver. Le petit professeur dans sa classe
Voit, comme l'an dernier, tout à la même place :
Les têtes des enfants, le lourdaud, le bavard,
Le sournois éclipsé derrière son buvard,
Et les cartes, et sur les mers lisses et fraîches
Les jaunes continents comme des feuilles sèches.
Il revient dans sa chambre, il s'installe, il a chaud.
Il est heureux, sentant qu'il est dans son cachot.
Prosaïque, il n'a pas le goût de la bravoure.
Il constate, joyeux, que sa prison l'entoure ;
Et dans sa vie étroite où rien n'aura changé,
En se voyant captif, il se sent protégé.

En soi-même, d'ailleurs, il s'admire avec ruse;
Ce qu'il n'ose obtenir, il croit qu'il le refuse;
Étant pusillanime, il se dit délicat.
O grand soir de juillet bleu, suave, muscat!
Rossignol dans la nuit, lune dans le platane!
Il s'est repris bien vite et n'a pas revu Jeanne;
Et, tout en tisonnant son feu qui brûle mal,
Il pense au sous-préfet et se trouve loyal.
Janvier sévit. Le gel interrompt les fontaines.
Tout a dans l'air cruel des lignes trop certaines;
Quoique nul grain ne soit resté sur le sol ras,
Les corbeaux désolants vivent et semblent gras.
L'arbre raye le ciel de ses mornes fusées.
Quelquefois, à travers les ramures croisées,
Le couchant souffreteux, par la bise mordu,
Fait un signal lointain comme un enfant perdu;
Chaque arbre, sur le ciel, avec chaque brindille,
S'inscrit; le croissant aigre a l'air d'une cédille;
Dans le silence faux où tout est arrêté,
Un chasseur aux aguets semble un homme enchanté.
Au fond des soirs glacés la lune est enclouée.
La nuit, quand d'astres froids toute l'ombre est trouée,
Un clocher dans le ciel est mis comme un poignard.
La neige a l'air, couvrant le pays campagnard,

D'une mante d'hermine étendue à des lieues
Où les traces des pas semblent les noires queues.
Dans l'air sec, où le gel est au monde infligé,
Le bruit qu'on fait se casse et n'est pas prolongé.
Un lierre glacial se répand dans les ormes.
Des nuages parfois, inachevés, énormes,
Chagrins, comme aspirant à de lointains climats,
S'entassent sur les champs en fragiles amas
Et, glaçant d'un reflet les carreaux de la ville,
Font leur fête lugubre, excessive et stérile ;
Au-dessous d'eux, laissant l'espace s'effarer,
La terre s'aplatit et veut tout ignorer.
Jeanne vit tout le temps près de sa cheminée.
A ses pieds, remuant sa tête safranée,
Son feu bleuâtre a l'air d'un page malheureux ;
Et l'air est sans couleur et du ciel ténébreux
Déjà tombe la pluie inanimée et morne ;
Et Jeanne croit alors que dans l'ombre sans borne,
Sans refuge, où tout va se perdre et se brouiller,
Cette eau prend pitié d'elle et descend la noyer.

XXXV

SUITE DE L'HIVER

Jeanne, résigne-toi. J'ai fini ton histoire ;
C'est encore le soir et la même victoire
Du deuil, du désespoir ; tout demeure énervé.
Ton histoire est finie, il n'est rien arrivé.
J'aurais voulu, moi qui te connais, jeune femme,
Conduire allègrement les plaisirs vers ton âme
Et, terminant ces vers comme un conte enchanté,
Faire de ton bonheur l'écrin de ta beauté.
Non ; il faut dire : elle est pour jamais désolée ;
Tout ce bonheur qui manque à son âme volée,
Elle n'a même plus la force d'y rêver ;
Elle n'a rien à craindre et rien à préserver,

Et sent son désespoir comme un constant vertige.
Quand on brûle, à vingt ans, ce que le cœur exige,
On croit que l'avenir le fournit ; on le croit.
Mais avoir un besoin n'est pas avoir un droit,
Et ton âme, soumise à son devoir factice,
Loin de ce qu'il lui faut souffre avec injustice ;
Indûment tant d'ennui la recouvre et l'éteint ;
Et tu subis un sort qui n'est pas ton destin.
Je te plains ; car ton corps est beau, tes doigts sont roses ;
Le rythme de l'amour est dans tes moindres poses ;
Un hymne sort de toi comme des instruments.
Sache-le : si tes jours eussent passé charmants
Dans leur expansion naturelle et leur fête,
L'étreinte de tes bras eût été si parfaite
Que jamais ton amant n'eût pu s'en échapper ;
Mais nulle volupté ne viendra t'occuper,
Et dans l'isolement, l'angoisse, le malaise,
Tes trésors ne sont plus qu'un fardeau qui te pèse ;
Tu n'en saurais jouir, contrainte à les garder ;
Ce n'est qu'en les donnant qu'on peut les posséder.
D'autres auront trouvé chaque heure ample et fleurie ;
La trame de tes jours n'a pas de broderie
Et, l'épuisant déjà dans ton esprit trop sûr,
Tu connais l'avenir comme un passé futur.

Mille hasards confus, dans ce monde insensible,
Se croisent; ton bonheur, c'est la chose impossible ;
La vie, où tout est morne encor plus que mauvais,
C'est bien ce qu'on t'a dit, non ce que tu rêvais ;
Tes yeux sont pour jamais isolés dans le monde.
Celui que tu croyais, grande fillette blonde,
Trouver à dix-sept ans au sortir du couvent,
N'habite pas ici, n'est même pas vivant,
Celui que tu cherchais avec tes lèvres neuves.
On ne saura jamais combien il est de veuves.
Si quelque homme t'envie et s'il vient te parler,
Rien que tes yeux trop beaux le feront reculer;
On te laissera seule en l'ombre qui te noie.
Ah ! lorsqu'on a mordu dans les fruits de la joie,
Même disgracié, même faible et vaincu,
On n'a pas de regrets, pourvu qu'on ait vécu ;
On s'endort, sans qu'en nous rien sanglote ou réclame,
Car un grand souvenir est l'oreiller de l'âme
Et, quand on a souffert, aimé, joui, lutté,
Toute la paix du cœur sort de la volupté.
Un beau corps, protégé par la caresse chaude,
Reste jeune longtemps, et le baiser qui rôde,
Vigilant, écartant le temps épouvanté,
Est comme un chien de garde autour de la beauté,

Mais, dans l'ombre où tu vis, loin de cette liesse,
La tristesse du corps devient de la vieillesse ;
Las de ne pas servir, tes bras dépériront ;
L'abandon sur ta chair étendra son affront
Et, comme un Dieu navré par l'oubli qui l'insulte,
La beauté meurt bientôt de n'avoir pas de culte.
Bientôt tu n'auras plus de quoi te regarder.
Tâche donc, jeune femme, au lieu de t'attarder
Lorsque le soir te fait comme une sépulture,
D'accepter un devoir contraire à ta nature,
Puisque nul, tu le sais, ne doit te secourir,
Et d'éteindre le feu que tu ne peux nourrir,
Et, sans que désormais rien t'exalte et t'enivre,
De tout tuer en toi pour pouvoir encor vivre.
Sois pareille à ces gens que le temps vient moisir
Et qui font des projets sans avoir de désir.
Ceux-là n'enferment pas une âme inassouvie;
D'un geste machinal ils imitent la vie,
Et leur corps, en qui rien n'est chaleureux ni beau,
Ne fait que préparer un repas au tombeau.
Vis ainsi ; que tes jours te fassent une grille.
Ah ! comme tu riais autrefois, jeune fille !
Laisse sinistrement l'oubli te pénétrer,
Mais ne pleure pas trop : ton mari va rentrer.

D'ailleurs, lorsque vers lui tu viens et que tu bouges,
Il ne s'aperçoit pas de tes yeux un peu rouges.
Il parle, quand on dîne et dès qu'il s'est assis,
Du maire qu'on élit bientôt, de ses soucis
Nombreux, du colonel de dragons qui le froisse ;
Tout existe pour lui, Jeanne, sauf ton angoisse :
Le plus menu détail et le plus saugrenu,
Le percepteur absent qui n'est pas revenu,
Le fils du menuisier qui braconne des cailles,
Tout existe, excepté les maux dont tu défailles :
Tu te sens succomber : réponds-lui cependant ;
Parle du tribunal, du nouveau président
Qui se promène avec une chienne épagneule ;
Tu te tordras les bras lorsque tu seras seule.

LE PRINCE PERSAN

I

LE PRINCE ET SA COUR

Traînant ses courtisans, ainsi qu'un paon sa queue,
Le prince en son jardin va dans sa robe bleue.
Le soleil sur sa tête est comme un dais en feu;
La pointe des cyprès chatouille le ciel bleu
Où volent le faucon, la colombe et la grive.
Avec ses yeux distraits dont le regard dérive,
Sans dire une parole, il marche plein d'ennui;
Il voit des dos brodés entre les fleurs et lui.
Les courtisans, cachant leur bouche dans leur barbe,
Effleurent, sinueux, la menthe et la rhubarbe;
Leur traîne derrière eux susurre un bruit moelleux;
Tous, s'entre-regardant, vont à pas cauteleux

12

Sur ce gazon suave aussi pur que la neige,
Car lorsqu'on n'est pas franc, l'on craint toujours un piège.
Ils sont là, le vieillard béat et le bâtard,
Et le conspirateur qui veille toujours tard,
Et le menteur bouffi, blafard comme la lune.
Chacun d'eux voudrait bien assurer sa fortune,
Mais il y songe moins qu'à perdre ses rivaux.
La ruse dans leur cœur brouille ses écheveaux;
Dans leur lutte savante, inavouée et sombre,
Ils sont pareils à des joueurs d'échecs dans l'ombre,
Se guettent et se font par moments, avec soin,
Des sourires luisants qui ne les trompent point.

II

LE PRINCE SEUL

Le prince fait un signe et leur dit : « Qu'on me laisse. »
Tous, dès que ce seul mot fut dit avec mollesse,
Ont disparu soudain comme la neige fond.
Il est seul. Dans le ciel règne un soleil profond
Et l'on entend au loin, rumeur modeste et vile,
Le cri des vendeurs d'eau qui parcourent la ville,
Et ce bruit, ou le choc d'un char en désarroi,
Se meurt avec respect aux oreilles du roi.
Il soupire. Là-bas, tout plat dans la lumière,
Un serviteur dispos passe avec une aiguière ;
L'air scintillant de jour semble comme tissé.
Il ne fait pas de vent ; l'arbre, d'azur percé,

Bégaye à peine un bruit avec tout son feuillage.
La tulipe nacrée a l'air d'un coquillage.
Les papillons poudrés fréquentent les buissons.
Comme avec une ligne on tire des poissons,
Les fleurs ont des parfums qui pêchent les abeilles.
Mais le prince, trouvant toutes les fleurs pareilles,
Et sans même céder au philtre du jasmin,
Dédaigne l'univers et regarde sa main;
Sous les bagues, qu'un feu multicolore humecte,
Elle est bombée et riche ainsi qu'un dos d'insecte.
Ses doigts ont tout saisi, mais sans rien retenir.
Il n'est plus de plaisir qu'on puisse lui fournir
Et le jeune homme est las de lui-même et, morose,
Ayant tout, il voudrait inventer quelque chose.
Il subit mal ses jours qu'il ne sait pas changer.
L'homme est pour lui servile et le monde étranger.
Cependant un oiseau, gros comme trois grains d'orge,
Chante ; on voit comme un sac battre et s'enfler sa gorge
Et sa chanson ferait à l'oreille un banquet,
Mais le prince est boudeur dans l'ombre du bosquet,
Et son oreille a beau se combler de musique,
Son esprit désœuvré, dédaigneux, léthargique,
La laisse déborder du chant qu'elle reçoit,
Ainsi qu'on laisse plein son verre devant soi.

III

LE PRINCE FLATTÉ

Il soupire ; à ses doigts son front vide s'appuie ;
Les hommes l'ennuyaient, mais sans eux il s'ennuie,
Et le flatteur, qui seul s'était caché, rampant,
A la fois répugnant et beau comme un serpent,
Avec son œil qui semble adorer, mais fascine,
Apparaît, à travers une basse glycine,
Fait autant de saluts que de pas, captieux,
Et déjà parle au prince en allongeant ses yeux.
Il dit : « Des golfes grecs jusqu'au désert tartare,
Le monde est sous vos doigts ainsi qu'une cithare ;
C'est le grand instrument fait pour votre plaisir.
Vous avez des palais plus qu'on n'en peut choisir

Et, gardés prudemment loin du peuple qui beugle,
Des trésors si brûlants qu'ils me rendraient aveugle.
O Seigneur, rien ne vit que par votre merci ;
Et nous sommes à vous et nos femmes aussi. »
Cependant qu'il discourt avec sa voix subtile,
Comme un poison discret son regard se distille ;
Son œil ignoble et doux ment au milieu des fards ;
Et ses deux pieds brillants sont comme deux poignards
Et scintillent, unis, comme une arme bifide,
Ou ressemblent, pointus, à sa langue perfide.

IV

LE PRINCE EST PARTI

Sans personne, un jardin vaut encore d'être peint.
Les guêpes, dont le bruit jaloux emplit le pin,
Se croisent ; l'anémone étoile la prairie ;
L'ombre pare le sol, le raye et le varie ;
Comme des morts debout embaumés dans du miel,
Austères, les cyprès sont dressés dans le ciel,
Et le vent vient chercher l'odeur des térébinthes.
Les canards, azurés comme des barques peintes,
Voguent dans les bassins sur les flots sautelants,
Et, plus beaux que des paons rien qu'en étant si blancs,
Les cygnes vont, distants, en refoulant les canes,
Et sur eux les jets d'eau sont droits comme des cannes.

L'escargot, sur le bord de l'eau se consultant,
Tâte l'espace ainsi qu'un aveugle hésitant.
Un insecte s'enfuit, minuscule et superbe.
Le merle fait ses pas mécaniques dans l'herbe
Et, raide, devant lui semble vriller son chant ;
Et dans leur gosier beau comme un petit couchant,
Les pigeons, soit qu'un peu lourdauds, marchant par terre,
Ils branlent dans la sauge ou la pariétaire,
Soit qu'ils montent, légers, vers l'arbre aux frais sommets,
Portent le gros sanglot qu'ils n'avalent jamais.

V

LE PRINCE A DES AMIS

Le prince a des amis pourtant : c'est l'astronome
Dont l'œil toujours levé ne cherche jamais l'homme,
Le poète qui, comme on charme un nourrisson,
Berce sans fin son âme avec une chanson,
Et le voluptueux toujours calme et tacite.
Au faîte d'une tour, quand la nuit les visite,
Ils siègent tous les quatre assis sur un divan,
Immobiles ; l'air tombe, il ne fait pas de vent ;
Les choses à la fois sont inertes et vagues ;
On ne voit que leurs yeux et leurs chatons de bagues
Et, tandis que chacun reste un peu compassé,
Leur longue barbe a l'air d'un cyprès renversé.

Tous sont soignés, lavés, délicats : le poète
Songe à des vers qu'il veut réciter et souhaite
Qu'on l'en prie et se tait exprès d'un air rusé.
La ville est lourde en bas comme un fruit écrasé.
Délaissant les outils, les travaux et les urnes,
Le peuple vil et gai fait ses farces nocturnes.
Les amoureux furtifs, maigres comme des loups,
Cherchent leur bien-aimée et trouvent les jaloux.
Des chiens rôdent, obscurs, dont on voit les dents blanches.
L'astronome, levant ses bras aux grandes manches,
Montre les astres, pâle et superbe semis,
Et semble encor plus près d'eux que de ses amis.
On dirait que son doigt les pique et les ranime.
Son œil ravi répond à leur regard sublime.
Et le poète enfin que l'on veut admirer
Dit des vers très exquis que sa voix fait durer ;
Il frémit tout entier dans sa gaine d'étoffe ;
Son geste complaisant accompagne sa strophe,
Et sa soigneuse main la protège et ses doigts
Semblent faire, dans l'air, un écrin pour sa voix.
Loué, comme un enfant qu'on chatouille, il jubile.
Et le voluptueux semble un vase immobile,
Et le prince sourit et leur parle à tous trois,
Car, comme il est le prince, il est le plus courtois.

VI

LE VOLUPTUEUX

Alors, quand tout s'est tu, les pas, les voix bourrues,
Les aboiements, tandis que dans les mornes rues
Le silence s'étend comme un tapis sacré,
Le voluptueux, doux, mais d'un air assuré,
Levant le doigt ainsi que quelqu'un qui professe,
Dit : « Le bonheur s'obtient par la délicatesse.
Ingénieux, avec des calculs ravissants,
Je compose le mien du concert de mes sens.
J'annexe à chacun d'eux un royaume de joie :
Mon œil que la lumière infatigable choie
Jouit du monde ainsi qu'un poisson du vivier.
Les fleurs de mon voisin, loin de les envier,

Je les ai plus que lui dont l'humeur est chagrine.
Les savantes odeurs logent dans ma narine
Et, renversant en moi leur philtre étrange et sûr,
M'inondent de plaisir par ce canal obscur
Et de tous les jardins je deviens le refuge.
Mon goût, dans mon palais résidant comme un juge,
Apprécie et par rien ne se laisse fausser.
Mes mains ne savent pas toucher sans caresser.
Et la musique, en qui tout est charme et merveille,
Comme un oiseau divin niche dans mon oreille.
Je remplace en tout cas, sachant vivre et choisir,
Le besoin trivial par le noble plaisir.
Tout ce qui me serait offensant, triste ou rude,
D'un cœur à la fois ferme et rusé je l'élude,
Je l'écarte, hautain et distant comme un roi,
Et la laideur n'a pas d'audience de moi.
Réservé, pour que rien d'impur ne me dévaste,
Je suis voluptueux comme l'on serait chaste ;
Je ne veux pas tacher ma robe de bonheur.
Dans ce ravissement où je mets mon honneur,
Je m'affranchis ; la joie en moi crée un empire,
Car, où commence un art, un esclavage expire.
Les hommes par leurs sens demeurent opprimés ;
Moi seul, avec mes yeux discrètement pâmés,

Et ce frémissement subtil qui m'environne,
Ce qui faisait leur joug, j'en ai fait ma couronne,
Et je suis, loin du peuple informe transporté,
L'ermite de l'extase et de la volupté. »
Il parle ainsi : là-haut circulent les planètes.
En bas, se concertant, les voleurs malhonnêtes
Ajoutent du péril au tournant des chemins,
Tandis que, frais et propre, il rejoint ses deux mains.

VII

LE PRINCE A UNE IDÉE

Pas un bruit; c'est midi morne, ardent, uniforme.
Tout est comme absorbé dans un espace énorme.
Harassé, l'ouvrier laisse choir ses outils.
Les minarets sont droits comme de grands pistils.
Comme sur les carreaux des mouches, sur les places
Traînent quelques passants penchant leurs têtes lasses;
Leur ombre courte a l'air de se tapir sous eux.
Et c'est l'heure où l'oisif, sagement paresseux,
Dans sa maison bien close où nul frelon ne reste,
Défend, comme un îlot, la fraîcheur de sa sieste
Et submergé d'extase et craignant, comme on doit,
De rompre ce miracle en bougeant un seul doigt,

Confit dans le repos, y reste avec scrupule.
Tout dort, les animaux et même la crapule ;
Seul, attardé peut-être, un homme au carrefour
Fléchit sous la tiare accablante du jour ;
Le mendiant, couché, ronfle dans sa misère,
Une main sur ses yeux, l'autre sur son ulcère ;
Un aigle, tachant seul l'effrayant ciel vermeil,
Est si haut qu'il a l'air au-dessus du soleil.
Et le prince, en un kiosque où l'ombre est presque verte,
Gît, sans pensée, ainsi qu'un violon inerte ;
Des monstres délicats diaprent le rideau.
Cependant, irrité par un charmant bruit d'eau,
Il sent qu'un désir vague en sa tête surnage
Et, comme il est très las, il rêve de carnage,
De guerre, de mêlée atroce, de danger,
Tandis que, les yeux clos, il reste sans bouger.

VIII

LE PRINCE GUERRIER

Il fait la guerre. Il a des hordes enflammées,
Sa main qui semblait faible a fauché des armées,
Mais ses yeux restent froids comme son bouclier.
Il combat une reine au renom singulier,
Très belle et qu'on prétend presque surnaturelle;
Ses soldats luttent mieux, sachant que c'est pour elle.
Il ne l'a jamais vue: et pourtant, dur rival,
Il veut la vaincre; il est porté par son cheval
De même que l'éclair porté par la nuée.
Avec des rais de sang, opaque, remuée,
La bataille, devant le farouche poitrail,
S'ouvre comme une mer aux flots pleins de corail.

Le combat terminé, chaque soir, on lui dresse
Un pavillon rempli de luxe et de paresse
Et de tapis si doux, qu'indécis à demi,
On croit, en les foulant, avancer endormi.
Un vaste pieu d'argent y brille au lieu de perche.
Là rit tout ce qu'on aime et tout ce qu'on recherche
Et le dernier rayon du soleil, chargé d'or,
A l'air d'un long pinceau qui l'enrichit encor.
Le prince prend son bain, puis, logeant avec joie
Son front dans un turban frais comme un nid de soie,
Sur le champ de bataille il s'en va, curieux.
Ceux qui devaient mourir avant que d'être vieux
Gisent, déjà béants aux ombres éternelles.
La liqueur du trépas enivre leurs prunelles.
L'un d'eux, beau, demi-nu, qui semble sans douleur,
Sous sa blessure a l'air poignardé d'une fleur.
Un autre s'est tordu comme une âpre racine.
Un autre qu'une dague éclatante assassine,
Réveillé de la mort par le soulier du roi,
En vain s'agite ainsi qu'un crabe maladroit.
Les bêtes sont déjà sur eux et tous, farouches,
Ont leur dernier soupir obstrué par les mouches
Et, comme des chevaux que le frein blesse et mord,
Ils ont l'air de baver sur le frein de la mort.

C'est l'heure où l'hirondelle éraille le ciel rose.
Puis le prince indolent revient; il se repose
Et, fermant à moitié ses longs yeux inhumains,
Il laisse ses exploits s'écouler de ses mains.
Et tandis que les luths grésillent, en sourdine,
Dans sa tente, devant ses généraux, il dîne.
Et ceux-ci, ressemblant à des chats désireux
Qui caressent leur maître et se griffent entre eux,
Ont de haine et d'espoir la figure masquée,
Et hérissent parfois leur moustache musquée.
Dehors, tout s'obscurcit. Des ruisseaux de vent frais
Sans pénétrer en eux contournent les cyprès ;
On entend un veilleur qui passe avec son dogue ;
Les astres dans le ciel montent pour l'astrologue.

IX

LE PRINCE DÉÇU

L'astrologue, vieux Grec tanné comme un brigand,
Lui parle, obséquieux et pourtant arrogant,
Et dit avec orgueil sa science sans leurre ;
Un chat-huant plaintif a l'air de pleurer l'heure
Et, sur les lourds vivants et les pâles défunts,
C'est la suave nuit qui file ses parfums.
Le soldat endormi qui grogne et se rallonge
A l'air, tout bougonnant, de quereller le songe.
Les astres dans le ciel brillent comme triés ;
Tandis que l'ombre étreint leurs feux contrariés,
L'astrologue, du doigt suivant leur labyrinthe,
Dit : « Vous serez heureux sans borne et sans contrainte,

Seigneur ; votre bonheur est le joug du destin. »
Et tandis qu'il prédit le triomphe certain
Et la félicité continue et vermeille,
Le prince, un peu déçu, bâille et déjà sommeille.

X

UN SOLDAT RESTE ÉVEILLÉ

Mais alors un soldat — c'est un ancien berger —
Qui veille, prend sa flûte et, pour se soulager,
Habile et modelant son souffle avec ses lèvres,
En joue et son chant dit : « On m'a pris à mes chèvres
Dont je ne verrai plus l'œil bizarre et malin.
L'agneau que j'ai quitté doit rester orphelin.
O regrets ! mes moutons aux lourdes toisons blanches
Devenaient tachetés en entrant sous les branches.
Un nuage indulgent somnolait ; il passait
Une grive et, tandis que le jour avançait,
On mesurait sa taille à la longueur des ombres.
Je m'allongeais, béat, laissant mes deux chiens sombres

Ramener au troupeau le bélier plein d'orgueil ;
La fleur que je voyais m'entrait presque dans l'œil.
Le pré luisait, très propre, et n'avait pas de tache.
Et le soir, lorsque tout s'éloigne et se détache,
Quand dure un peu de jour qui ne veut pas finir,
Le croissant me faisait signe de revenir.
J'y songe ; sûrement un combat est superbe,
Mais ça me fait pitié qu'on ait tant gâté d'herbe.
Ces gens qui m'ont armé, je ne comprends pas bien
Leurs mœurs, je n'ose pas leur parler de mon chien :
Ils rêvent de duels, de coups durs qu'on assène.
Ah ! comme le grand buis dont l'odeur est si saine
Résonnait purement, modeste et musical ;
Moi, de près, j'admirais son murmure amical,
Et ma flûte, où ma voix se perd et se partage,
N'est qu'un morceau de lui qui chante davantage. »

XI

LE PRINCE VAINQUEUR

Il est vainqueur, mais il l'a vue : un éléphant
L'élevait sur son dos comme une grande enfant :
Elle semblait surgir au haut d'un promontoire.
Il a, brusque et morose, arrêté la victoire
Exprès, et retenu le soldat qui poursuit ;
Les deux camps se font face, allumés dans la nuit.
Il fait taire, élevant ses deux mains despotiques,
Ses courtisans, gênants comme autant de moustiques,
Qui l'obsèdent sans fin de ce qu'il est vainqueur.
Des fleuves inconnus jaillissent dans son cœur.
Une image le hante et devient sa lumière.
Il ferme en vain les yeux, elle est sous sa paupière ;
Elle marche avec lui, l'appelle, le rejoint :
Il lui plaît d'être seul, sachant qu'il ne l'est point.

Les pauvres prisonniers qu'on blesse et qu'on mutile,
Il les a fait, trouvant ce carnage inutile,
Délivrer, et chacun remettre en son chemin.
A ses humbles soldats qui lui baisaient la main
Et qui saignaient encor de leurs luttes récentes,
Il a donné soudain ses bagues ravissantes,
Ses âpres diamants qui semblaient fulminer
Et ses perles ; mais c'est lui qu'il voudrait donner.
Il a tous les dédains qu'un grand désir apporte.
Il est seul dans sa tente : il paraît sur la porte,
Il sort : on voit au loin, dans la nuit s'épurant,
Un vaste mont massif qui semble transparent,
Et d'en haut se répand sur les plaines charmées
La lune, humiliant les feux des deux armées.
Sa lumière, qui vient sur le sol s'épancher,
Semble une mare illustre où l'on n'ose marcher ;
Il avance pourtant, clandestin : il se glisse ;
Son ombre aveuglément le suit comme un complice.
Une chauve-souris de son vol étouffé
L'effleure ; et, dans le grand clair de lune étoffé
Qui verse à l'univers sa stupeur solennelle,
Ému comme une femme alors que bouge en elle
L'enfant dont jusqu'alors elle ignorait le poids,
Il sent son cœur en lui pour la première fois.

XII

LE PRINCE SUPPLIANT

La reine est toute seule et rêve avec rancune ;
Sa tente est close exprès pour en bannir la lune.
La lueur d'une lampe y fond dans les parfums.
L'ombre absorbe son corps et ses grands cheveux bruns
Et l'on voit seulement, comme des fleurs coupées,
Ses pieds mystérieux, ses mains inoccupées.
Mortifiée, ayant un farouche dédain,
Elle souffre et voudrait faire souffrir. Soudain,
Debout, mince et fluet sur la toison velue,
Le prince est devant elle et, pâle, il la salue,
Il dit : « Je suis venu vous chercher. Mon désir,
Mon amour, vous savez qu'il faut bien nous choisir.

Mes yeux sont le signal de mon âme à la tienne.
Il faut que je vous aie et que je vous contienne ;
Le monde est vain, nous deux y sommes seuls vivants ;
Partons ; laissez ici vos trésors décevants,
Ce qui croit vous parer, ce qui vous diminue ;
Croyez-moi, la beauté n'est complète que nue.
Et nos soldats pourront se battre s'il leur plaît.
Venez ; notre union, c'est l'univers complet.
Et comme le bonheur pour nous, sans que j'en doute,
Sera, ma bien-aimée, au bout de chaque route,
Nous ne pourrons jamais nous tromper de chemin.
Je m'étais jusqu'ici cru bizarre, inhumain ;
Je me trompais ; avant, je n'étais pas moi-même ;
Notre âme éclôt en nous seulement lorsqu'elle aime ;
Aimer, c'est se connaître, et souffrant et jaloux,
Tout mon passé ne fut que l'attente de vous,
Et, maintenant, je suis comme empli de corolles ;
Je parle mal ; mon cœur interrompt mes paroles ;
Mais que peut-on se dire alors qu'on s'est compris ?
Puis, si je n'ai trouvé que des mots amoindris,
Rendant tout évident avec plus de mystère,
Pour vous persuader je n'aurai qu'à me taire. »
Il s'arrête ; il a l'air palpitant, incertain,
Ébloui par l'instant d'où naîtra son destin.

Il attend, fier et blanc, la prunelle éclatante.
Elle le voit debout au milieu de sa tente
Et, prompte à se venger, le chasse, sans daigner
Le tuer, ou du moins le faire prisonnier.

XIII

LA NUIT QU'IL FAIT

C'est l'heure où, dans la paix qui n'est pas mortuaire,
Tout l'horizon laiteux semble un grand estuaire;
Où pinsons et linots, cessant leurs chants oiseux,
Dorment, mais en dormant couvent encor leurs œufs;
Où chaque maison blanche a l'air d'une statue;
Où le petit renard, de sa tête pointue,
Remonte au ras des prés tout un fleuve d'odeurs;
Où le baume de l'ombre assoupit les rôdeurs;
Où les hiboux sont droits et plats comme des planches;
Où le silence, avec ses grandes avalanches,
Couvre tout; où la brume est comme un lent troupeau;
Où rien n'a plus de poids; où le chant du crapaud

Dans la mare que rien ne remue et ne voile
Semble être le reflet musical de l'étoile ;
Où l'ombre du cyprès est comme un noir plumet;
Où le sorcier, que rien n'apaise et ne soumet,
Cependant qu'il cuisine un malveillant breuvage,
Sent, malgré son effort et son dépit sauvage,
Son philtre désarmé par la paix de la nuit ;
Où le torrent veiné semble un marbre qui fuit ;
Où chaque paysan, profitant de ces trêves,
Ose dormir et voir sa moisson dans ses rêves ;
Où la lune, s'ouvrant dans son auguste ampleur,
Eclaire tout et tient écarté le voleur,
Si bien qu'on peut vraiment laisser sans imprudence
Chaque logis ouvert plein de sa confidence;
Où les dormeurs, pareils à d'immenses roseaux,
Flottent dans le repos qui rend souples leurs os ;
Où, sur la terre blanche et qui semble crépie,
Le petit mulot noir guetté par la harpie
Se sauve, épouvanté de la tache qu'il fait;
Où le sol se guérit du jour qui le griffait ;
Où le hérisson veille, où dort la sauterelle ;
C'est l'heure où chaque fleur a son jardin pour elle,
Mais où, dans la douceur complète qui s'étend,
Alors qu'on est un homme on peut souffrir pourtant.

XIV

LE PRINCE AU HAREM

Le prince est au harem parmi ses femmes nues.
Leur pied balance encor leurs babouches menues
Et toutes ont laissé d'elles, avec candeur,
Tomber les vêtements qu'il faut à la laideur.
En elles rien d'impur, d'imparfait, d'hypocrite ;
Le geste qu'elles font est sacré comme un rite ;
Elles règnent sans fin dans un monde d'accords ;
Et le regard s'instruit en contournant leur corps
Et se nourrit enfin sur leur splendeur réelle ;
La main qui les caresse en demeure plus belle.
L'infirme se tordait, le malade étouffait,
Mais pour elles la vie est un état parfait.

Une blonde sourit, d'elle-même gorgée :
Une brune, à la peau sombre et presque orangée,
Ramène ses cheveux et les tient en suspens,
Ainsi qu'une charmeuse au milieu des serpents.
Une autre, transparente au rayon qui la trempe,
Toute droite, pour cœur semble avoir une lampe,
Tant d'elle, en sa pâleur, émane un faible feu;
Ses veines dans sa chair font un doux arbre bleu.
L'air tremblant de respect cerne leurs formes franches.
Une semble, joignant et mêlant ses mains blanches
Au bout de ses deux bras droits de chaque côté,
Faire un arc de triomphe à sa propre beauté ;
Son corps impérieux jaillit comme une gerbe.
La plus fière sourit ; sous son sourcil superbe,
Son œil est comme un roi sous un grand parasol.
D'inutiles colliers qui tombent de leur col
Brillent, contrariant des flammes fragmentées,
Mais n'ont plus de splendeur lorsqu'ils les ont quittées
Et demeurent par terre étiolés. Ainsi
Elles vivent, jouissant d'elles, sans souci,
Dans le tiède palais, loin des saisons brutales.
Rose de la beauté, ce sont tous tes pétales.
Mais le prince, au milieu de leur profusion,
Reste pourtant captif dans sa privation

Et souffre, et tout ce qu'il pourrait avoir l'écœure.
Il n'a pas remué, presque, pendant une heure,
Et, vague, semble en proie aux rêves singuliers ;
Car, comme un fantassin fauche des cavaliers,
Sans bruit, d'un coup furtif de ses puissantes lames,
Il voit secrètement rôder entre ces femmes,
Subtil, insaisissable et pourtant plein d'éclat,
Un fantôme vainqueur qui toutes les abat.

XV

LE PRINCE DÉTRONÉ

Le prince négligeait un cousin de son père.
Celui-ci, tortueux, du fond de son repaire
Briguait le trône, en des complots peu transparents,
Et l'on n'est sûr de rien tant qu'on a des parents.
Le prince a dû s'enfuir : il mendie ; une route
Est longue ; il passe à jeun près de l'âne qui broute ;
Il voudrait bien du miel quand il voit le rucher.
Ses pieds en le portant s'étonnent de marcher ;
Il avance et n'a pas de but à son voyage ;
Il regarde les cieux caverneux, le nuage,
Et la duplicité du temps, et l'horizon,
Avec l'air de quelqu'un qui n'a pas de maison.

Quand dans un ciel épais bondit l'éclair horrible,
Seul il reste dehors et l'orage le crible.
Sa peau honteuse passe à travers ses habits ;
C'est l'hiver : par le froid les astres sont fourbis ;
Le croissant nettoyé brille mieux ; prés et villes
Écroués par le gel demeurent immobiles
Comme un supplicié qui ne peut pas bouger.
Chassant dans leurs logis le riche et le berger,
Déserte, sans troupeaux, sans brumes, sans fumée,
Sans feuillages, la terre est comme résumée ;
On dirait que l'hiver la fixe de ses sceaux
Et que c'est pour s'y voir qu'elle a gelé ses eaux.
Chaque ligne du monde apparaît sans bavure.
Comme une feuille immense il montre sa nervure.
Tout se formule, tout est abrupt, résistant,
Solide, incorruptible, incommode, éclatant.
Le cyprès se durcit en l'air, et sur les huttes,
Tout chargés de glaçons, tintent les pins hirsutes.
L'air brille par fragments comme un caillou cassé.
Le prince va, gêné, soit le long du fossé,
Soit dans le gazon cru qui coupe comme un piège.
La trace de son pas meurtrit seule la neige.
Il a sur son dos nu le cilice du froid.
Il entend des passants qui se parlent du roi

Et s'abrite, s'il pleut, sous une grande pierre.
Par moments, inondant son âme et sa paupière,
Vision de palais, son de luth, parc charmant,
Un souvenir le couvre et l'isole un moment,
Mais, au geste qu'il fait, il sent ses mains gercées.
Le froid le cuit; il marche et les maisons tassées
Se restreignent et tout se serre, s'aplatit,
Et même l'orgueilleux veut se faire petit.
Au milieu des hameaux, se croisant sous leurs hardes,
Les femmes parlent peu, même les plus bavardes.
Il reste loin de vous, maisons à l'âtre clair.
Les chiens, malgré le froid, tiennent leurs crocs à l'air
Et, pour peu que l'on fasse un seul pas téméraire,
Ils les enfoncent vite au corps d'un pauvre hère.
Il repart, il se traîne, il appartient au vent,
Qui, féroce et bourru, rit en le poursuivant.
Il voit, rentrant en hâte à l'heure louche et terne,
L'âne avec son grelot, l'homme avec sa lanterne,
Et le rustre chez lui, couvert d'un brouillard bleu,
Qui fait lécher son pied par les langues du feu,
Les ivrognes au chaud, et tempe contre tempe,
Qui s'éclairent, ayant la bouteille pour lampe,
Et l'avare grattant son or d'un doigt velu,
Mais de tous ces logis il reste seul exclu ;

Le froid comme un gibier peut l'étreindre et le mordre :
Car les charbons joyeux, les maisons pleines d'ordre,
Les banquets des amis, les fêtes, les trésors,
Le mendiant voit tout, mais voit tout de dehors.

XVI

LA RENCONTRE

Avec ses bleus replis et ses sables qui luisent
S'étend le grand désert où les couleurs s'épuisent,
Inoccupé, sacré, vertigineux, vermeil,
Comme un tapis devant le trône du soleil.
Nul objet n'apparaît sur son incandescence;
Le soleil règne seul dans cette grande absence
Et, sans rien rencontrer, rochers, arbres, maisons,
Eclate avec folie entre les horizons.
Las des hommes, le prince entre au désert. La reine
Qu'il vainquit a laissé son royaume et, sereine,

Seule, elle marche aussi sous l'azur obsédant.
Ils se voient ; leur destin leur devient évident ;
Le jour écume au loin sur les sables farouches ;
En rapprochant leurs yeux, ils rejoignent leurs bouches.

XVII

L'AMOUR

Tous deux, dans ce désert, sans en être surpris,
Découvrent un palais aux suaves lambris;
Fortunés, ils y sont servis par des génies.
Ceux-ci flottent, pimpants, dans l'air plein d'harmonies,
Et sans cesse l'un d'eux, adroit comme un jongleur,
Évente les amants ou leur offre une fleur,
Et d'autres, fort zélés et d'un air délectable,
Mettent toute leur gloire à les servir à table
Ou vont quérir pour eux la neige des sommets.
Ce sont des serviteurs qui ne dorment jamais.
Quoi qu'on désire, avant qu'on souffre et qu'on regrette,
L'un d'eux, preste, inclinant sa tête et son aigrette,

L'offre, et tous les souhaits, ils les font aboutir.
Se balançant en l'air, toujours prêts à partir
Pour la Grèce odorante ou le golfe Persique,
Lorsqu'ils n'ont rien à faire ils font de la musique.
Ainsi, se possédant sous le ciel enflammé,
Vivent la bien-aimée avec le bien-aimé.
Toujours les bras de l'un cherchent le corps de l'autre.
L'or est dans leur palais commun comme l'épeautre,
D'insinuants parfums circulent autour d'eux;
Mais, négligents, ils n'ont de sens que pour eux deux.
Leur grande passion reste toujours nouvelle;
Sans cesse chacun d'eux à l'autre se révèle
Et, loin de l'ennui vil où l'amour ne peut choir,
Ils inventent sans fin le bonheur de se voir.
Ils vont, dans leurs jardins que l'eau fraîche agrémente.
La libellule court à la fleur qui l'aimante;
Les pinsons étourdis brouillent l'air : lourd et mou,
Sous les arbres, revient en hâte vers son trou
Un pauvre chat-huant que la splendeur fustige;
La rose avec lenteur se hausse sur sa tige,
Et, vers elle venant d'en haut, un papillon
Semble être une autre fleur née au bout d'un rayon.
On voit les hauts bosquets, les bassins à distance
Et les petits oiseaux avec leur œil intense :

Le soleil darde aux fruits, si juste de si loin,
Sa flèche qui mûrit et qui ne blesse point;
La treille sent peser ses grappes abritées;
Les pierres du gravier luisent, comme frottées,
Le sol rit; les amants contents de s'avancer
Regardent devant eux les ombres s'agencer
Comme un tapis, et l'arbre heureux qui les accueille
Mettre exprès sous leurs pieds sa plus suprême feuille;
Ils parcourent des prés en fleurs; tout les reçoit;
Comme autour de la bûche ample et riche l'on voit
Jaillir dans un foyer les étincelles grêles,
Ils font tout autour d'eux bondir des sauterelles.
Partout l'orange pend à côté du cédrat.
Ils marchent, dans leur joie et dans leur apparat,
Et parfois, faisant halte en de vertes retraites,
Ils ont leurs pieds charmants cachés par des fleurettes.
L'écureuil aux aguets saute et danse alentour.
Les oiseaux amoureux jalousent leur amour.
Comme au cœur d'une fleur ils sont au cœur du monde,
Ils sentent que c'est d'eux que tout sort, coule, abonde,
Que seuls ils sont réels, intenses, lumineux,
Et même le soleil leur semble un reflet d'eux.
C'est de les contempler que tout brille et s'éclaire.
Et quand, s'étant parée à dessein pour leur plaire,

Et comme un peu confuse, au bas du firmament,
La lune enchanteresse apparaît savamment
Et, rose, leur sourit dans l'air couleur de prune,
Ils donnent, complaisants, un regard à la lune;
Mais, dédaignant le monde et l'un à l'autre uni,
Ils se sentent captifs, mais dans un infini.
Dans leurs jardins, ils ont, beaux, tempérés, durables,
Les hêtres élancés et les sobres érables,
Et le cèdre étendu qui règne dans l'air frais.
Dans leur palais, jaillis brusquement des coffrets,
Et prodigués partout en splendeurs insolites,
Ils ont les diamants avec les chrysolithes,
La salubre émeraude et, comme un gai signal,
Le rubis plein d'un feu qui semble matinal,
Et les grands plats fleuris en faïence émaillée
Qui, sous une clarté fraîche et toujours mouillée,
Semblent le fond d'un œil où se peint un jardin,
Et les fortes liqueurs qui donnent du dédain
Pour tout ce qui n'est pas féerie et paresse,
Et les parfums, encor plus puissants pour l'ivresse,
Et les vases de verre amples, parfaits et nus,
Qui semblent, dans l'espace ouverts et retenus,
Avec leur col fluet et leur panse élargie,
Le souffle d'un dormeur condensé par magie,

Et dont le flanc limpide est comme une peau d'air;
Les manuscrits montrant, peints en rouge, un concert,
Une bataille, ou bien un cheval qui sautille,
Ou des marchands rusés dont l'œil luit et pétille;
Les tapis où l'on voit, découvrant leurs gosiers,
Des lions se pâmer au milieu des rosiers
Et tourner, sur la soie exquise, pâle et claire,
Leur œil où le plaisir a rompu la colère;
Et des plateaux, avec un buveur indulgent,
Ou des chasseurs, courant une biche d'argent,
Et d'exigus flacons taillés avec science,
Et des bijoux, et tout ce qu'en leur patience
Ont produit l'art persan, chinois et syrien,
Mais, comme ils sont ensemble, ils n'ont besoin de rien.
Il faudrait, tellement leur extase les noie,
Pour chercher un plaisir qu'ils sortent de leur joie;
Même en le savourant, ils y perdraient encor;
Tout leur paraîtrait pauvre auprès de leur trésor,
Et de tous les bonheurs leur amour est l'essence.
Et leur temps ancien d'apparente puissance,
Tout leur passé royal, pénible, morne et bas,
Ils en seraient honteux, s'ils ne l'oubliaient pas.

XVIII

LA FIN EST POUR LES LECTRICES

Je le vois à regret, cette histoire est finie.
O lecteur, toi pour qui tout mon art s'ingénie,
Toi dont je crains, tant il me fait honte et me nuit,
Le bâillement, caverne affreuse de l'ennui,
Pose mon livre. Et vous, femmes, ô préférées,
D'espoir et de regret doucement déchirées,
Vous dont l'âme n'est point si riche que les yeux,
Mais que toujours du moins un désir précieux
Protège et tient à part de la foule vulgaire,
Vous pour qui l'on écrit et qui ne lisez guère
Et qu'appelle tout bas le plaisir de demain,
Mon livre maintenant est lourd à votre main,

16

Et les suprêmes vers s'allongent et se meurent.
Votre œil quitte la page et vos doigts y demeurent.
Écoutez : n'aimez pas en oubliant l'amour.
On perd tout son bonheur en des plaisirs d'un jour.
Sérieux, méprisant les feintes inutiles,
Le cœur n'est pas nourri par des baisers futiles
Et sent bien qu'il n'a rien tant qu'il n'a pas eu tout.
Aimez. Aimez celui qui vient on ne sait d'où,
Qui ne veut point parler, vous exige en silence,
Et qu'on ne connaît pas et qu'on connaît d'avance.
Tout autre, qui prétend vous prendre et vous garder,
Vous vole ; et c'est lui seul qui peut vous posséder.
Alors vous régnerez loin des plaisirs moroses.
Le bonheur n'est jamais formé de plusieurs choses ;
Il n'est jamais paré, vaniteux, affecté ;
Croyez-moi, le bonheur est une nudité.
Vous vivez pour chercher celui qui vous l'apporte.
Il vous faut le courage et l'espérance forte
Pour aider sa venue auguste, et le souci,
Et songez qu'il est loin, mais qu'il vous cherche aussi.
Je m'arrête ; dehors l'espace est diaphane.
Il est plus de minuit et ma lampe se fane.
La rue étroite et pure est comme un canal d'air.
Un astre luit : douteux, floconneux et désert,

Avec quelques brouillards que le vent gonfle et carde,
Le ciel est tel qu'il est quand nul ne le regarde.
En bas deux pas ensemble avancent, lents, heureux,
Solennels, et je dis : ce sont deux amoureux.
Je laisse près de moi reposer mon poème
Et je l'oublie un peu pour penser à moi-même ;
Je me sens dénoué déjà comme un dormeur.
Ainsi que des oiseaux échappent au charmeur,
Ainsi fuit ma pensée au loin, son vol s'allonge,
Et mes yeux sont déjà retournés dans le songe ;
Je consens ; sa douceur emporte mon aveu ;
Pour retrouver ma main, je la remue un peu
Et j'accepte, enivré d'extase et de clémence,
Le doux désarmement du sommeil qui commence.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

LA SOUS-PRÉFÈTE

Pages.

I. La petite ville 3
II. Le cercle.................................... 7
III. Le printemps............................... 11
IV. Elle se lève................................ 15
V. Elle sort.................................... 19
VI. Le soir..................................... 23
VII. Le dimanche 25
VIII. Le matin de mai........................... 31
IX. Le même matin............................... 37
X. Les romans................................... 41
XI. Le soleil................................... 43
XII. Midi des femmes............................ 45
XIII. L'été rustique............................ 47
XIV. L'été fleuri............................... 51
XV. Nature, crois-tu donc....................... 55
XVI. Le dîner dehors............................ 59
XVII. Le petit professeur revient chez lui...... 63
XVIII. Antoine et Cléopâtre..................... 67

		Pages.
XIX.	L'arrivée du député	71
XX.	Le Quatorze Juillet	75
XXI.	La nuit des ivrognes	77
XXII.	Les cloches	79
XXIII.	La couturière	83
XXIV.	Le beau soir	87
XXV.	La musique la nuit	91
XXVI.	La bonne nuit	93
XXVII.	Le mauvais été	97
XXVIII.	L'orage	99
XXIX.	La nuit anxieuse	101
XXX.	Les statues	105
XXXI.	L'automne	111
XXXII.	La consultation	117
XXXIII.	Le soir du tailleur	119
XXXIV.	L'hiver	121
XXXV.	Suite de l'hiver	125

LE PRINCE PERSAN

I.	Le prince et sa cour	133
II.	Le prince seul	135
III.	Le prince flatté	137
IV.	Le prince est parti	139
V.	Le prince a des amis	141
VI.	Le voluptueux	143
VII.	Le prince a une idée	147
VIII.	Le prince guerrier	149
IX.	Le prince déçu	153

Pages.

X. Un soldat reste éveillé........................ 155
XI. Le prince vainqueur.......................... 157
XII. Le prince suppliant.......................... 159
XIII. La nuit qu'il fait............................ 163
XIV. Le prince au harem.......................... 165
XV. Le prince détrôné........................... 169
XVI. La rencontre................................. 173
XVII. L'amour...................................... 175
XVIII. La fin est pour les lectrices.................. 181

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6